# RECUEIL LITTÉRAIRE

ó

# PROSA Y VERSO

PARA EL ESTUDIO

DE LA LENGUA FRANCESA EN LOS INSTITUTOS Y COLEGIOS DE ESPAÑA

por

D. Leon Chartrou,

catedrático por concurso
del Instituto de segunda Enseñanza de Alicante, autor
de la GRAMÁTICA HISPANO-FRANCESA y de
El JARDIN FRANCÉS.

SEGUNDA EDICION.

ALICANTE:
Imp. de J. Gossart, sucesor de Ibarra.
1869.

L47-9560

# RECUEIL LITTÉRAIRE

ó

# PROSA Y VERSO

PARA EL ESTUDIO

DE LA LENGUA FRANCESA EN LOS INSTITUTOS Y COLEGIOS DE ESPAÑA

por

D. Leon Chartrou,

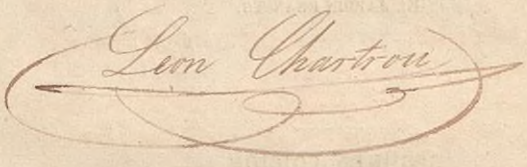
catedrático por concurso
del Instituto de segunda Enseñanza de Alicante, autor
de la GRAMÁTICA HISPANO-FRANCESA y de
EL JARDIN FRANCÉS.

2692

SEGUNDA EDICION.

ALICANTE:
Imp. de J. Gossart, sucesor de Ibarra.
1869.

Se tendrán por furtivos los ejemplares que ademas de ir firmados por el Autor, no lleven una contraseña particular.



# AL QUE LEYERE.

Damos á luz esta segunda edicion con el objeto de proporcionar al estudiante los elementos necesarios para imponerse pronto en la traduccion del francès, habiendo tenido cuidado de salvar el inconveniente de algunos libros de traduccion que, por lo muy estensos, no sirven sino para cansar la memoria, no dando por tanto los resultados que se propusieran conseguir sus autores.

Unas breves esplicaciones sobre las diferentes clases de versos franceses, prepararán al estudiante para que en su tiempo pueda leer con fruto algunas obras de los mejores poetas traspirenáicos.

Para hacer el estudio mas provechoso, á la prosa y verso sigue un SUPLEMENTO con *frases de sentido figurado, locuciones, modismos, refranes*, una *lista de infinitivos y adjetivos*, una *propiedad de voces* y por último una *conversacion* sobre lo mas indispensable, lo cual agregado al egercicio teórico-práctico de los temas

de nuestra *gramática francesa*, pondrán al estudiante en el caso de escribir y hablar el francés con más ó menos propiedad, segun el gusto y aplicacion que haya manifestado en el estudio.

Agradecido á la benévola indulgencia del público, nuestra mayor recompensa será siempre la satisfaccion de haber contribuido con nuestras débiles fuerzas á allanar las dificultades del estudio.

El Autor.

# PREMIÈRE PARTIE.

## PROSE.

### Guillaume-le-Conquérant.

Guillaume, fils de Robert-le-diable et Duc de Normandie, rêvait depuis longtemps la conquête de la riche Angleterre; et, du vivant même du Roi Edouard-le-Confesseur, son cousin, il avait visité Londres sous le prétexte de voir son royal parent, mais en réalité pour sonder les éléments dont il pourrait se servir à l'appui de ses ambitieux desseins. Après avoir vu la grande considération dont jouissaient auprès d'Edouard plusieurs chevaliers normands établis à Londres, il repartit pour ses états, assuré de trouver en eux, dans l'occasion, un solide et constant appui.

Le vaillant chef saxon Goduin, d' abord ennemi juré du Roi d' Angleterre, Edouard-le-Confesseur, à cause des injustices qu'il en avait reçues, et plus tard son confident et son Ministre, mourut subitement et laissa plusieurs enfants, dont l' aîné, Harold, mérita par ses talents, sa valeur et ses vertus, la pleine confiance du Roi, qui en fit son confident et son ami. Dans la plénitude de son pouvoir, Harold se rappela qu' un de ses frères et son neveu étaient depuis longtemps retenus en otages à la cour du Duc de Normandie, et résolut de se présenter en personne á Guillaume afin d' obtenir leur liberté. Le Roi à qui il confia son projet, craignit d' abord qu' Harold ne fut victime des insinuations du rusé Guillaume, mais il céda enfin aux pressantes sollicitations de son nouveau Ministre et le laissa partir.

La traversée d' Harold ne fut pas heureuse, car à peine était-il entré en mer, qu' une violente tempête le fit échouer sur les côtes du comté de Ponthieu, dont le Comte Guide, vassal de Guillaume, le fit prisonnier selon la barbare coutume de ces temps, qui attribuait aux habitants de la côte tout ce que la mer y rejetait. Pour se racheter, Harold eût été obligé de payer sa rançon; mais il n' en eut pas besoin car Guillaume, enchanté d' une circonstance qui entrait dans ses vues ambitieuses, manifesta à son vassal le désir de tenir en son pouvoir l' envoyé du Roi d' Angleterre. Guide dut céder aux exigences de son Suzerain et rendit le prisonnier qui fut comblé d' honneurs à la cour du Duc; celui-ci offrit même à Harold la main de sa propre sœur, princesse accomplie, et lui promit aussi de marier la sienne au plus riche

seigneur de ses états et de rendre la liberté à son frère et à son neveu, à condition, toutefois, que lui, Harold, l' aiderait à monter sur le trône d' Angleterre après la mort du Roi, qui, d' ailleurs, avait toujours pensé, disait-il, laisser la couronne à son cher et bien-aimé cousin. Après l' avoir gagné par ses flatteuses insinuations et ses promesses, il lui fit jurer sur les reliques de plusieurs saints et en présence de ses barons, d' accomplir un jour sa promesse; après quoi il le laissa partir accompagné de son neveu, retenant toujours son frère en otage en garantie du contrat.

Harold revint triste en Angleterre, et Edouard, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils, fut indigné des menées du Duc et songea amèrement aux troubles et au sort dont l' Angleterre et le trône étaient menacés par la race normande, déjà influente à sa Cour par les dignités et les honneurs auxquels nne foule d' aventuriers normands avaient été admis. Peu de temps après ce bon roi mourut, et les Anglais consternés s' empressèrent de proclamer unanimement Harold, dont les bonnes qualités leur étaient si connues, et lui offrirent leurs biens et leur vies contre l' usurpation étrangère.

Guillaume ayant appris la mort du Roi d' Angleterre, ne pensa plus qu' à mettre à exécution ses plans de conquête. Il députa un ambassadeur à Harold pour lui rappeler sa promesse; mais le nouveau Roi répondit à l' envoyé qu' il ne pouvait l' accomplir sans l' assentiment du peuple anglais, qui repoussait, au reste, toute espèce de transaction avec le Duc de Normandie.

Guillaume exaspéré, et indigné en apparence de la violation d'un serment si sacré, jura d'en tirer vengeance et de poursuivre sans relâche l'auteur d'un si sacrilège parjure. Il fit construire un grand nombre de vaisseaux et appela de toutes les provinces de France des aventuriers qui, par l'appât des richesses plutôt que de la gloire, s'incorporèrent à la flotte commandée par le Duc et ses barons.

Guillaume profita des idées superstitieuses et fanatiques du temps et ne négligea rien pour favoriser son entreprise, vu surtout les sympathies qu'avait pour lui le Pape Alexandre II, dont le prédécesseur, Nicolas, avait permis aux fils de Tancrède de Hauteville de fonder le royaume des Deux-Siciles, considéré dès-lors comme le plus ferme soutien de l'Eglise. Il consulta donc le Pape et lui manifesta son désir de prendre les armes pour une si sainte cause et de soumettre la parjure Angleterre à sa chrétienne domination. Non-seulement Alexandre approuva la conquête, mais il bénit les armes de Guillaume et lança l'excommunication contre Harold, menaçant du même anathème tous ceux qui défendraient désormais sa cause. Les Anglais indignés entourèrent leur aimé Prince, lui offrirent leurs biens et leurs vies et jurèrent de le défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Harold fit donc ses préparatifs de défense; et il se préparait à marcher à la rencontre de son ennemi, quand tout-à-coup une nuée de pirates venus des mers du Danemark et de la Norvège et commandés par un des chefs les plus fameux de ces rivages, se jetèrent sur les côtes d'Angleterre à l'instigation de Tostig, frère du nouveau Roi, lequel avait

aussi juré de se venger de l'ancienne sévérité d'Harold en faveur des Northumbriens, sévérité qui lui avait valu de la part d'Edouard-le-Confesseur la destitution de sa charge de Gouverneur de cette province. Tostig et les insolents pirates se refusèrent à tout accommodement et menaçaient d'envahir le royaume; mais une armée anglaise marcha à leur rencontre et les dispersa complètement près de la ville d'York.

De son côté Guillaume mettait son armée sous la protection de ses saints, dont il fit porter processionnellement la châsse à bord, et s'embarqua plein de foi en Dieu et de confiance en sa puissante épée. Il débarqua enfin dans la province de Sussex, non loin de la ville d'Astings. Harold ayant reçu la nouvelle de son débarquement, fit replier les forces qu'il avait dirigées contre les danemarkais, et se mettant à la tête de son armée, accompagné de ses deux frères Leofving et Gurth, il marcha à la rencontre de l'ennemi.

Les deux armées sont en présence: l'action s'engage, la mêlée est terrible. Les intrépides combattants font des prodiges inouis pour s'arracher la victoire. Le Duc de Normandie se multiplie partout, et, semblable au génie des batailles, son puissant bras sème de tous côtés la désolation et la mort. Il tombe, il se relève, il frappe encore. Soudain le faux bruit de sa mort jette l'alarme dans le cœur de ses braves et produit un moment d'hésitation dans les files normandes; mais bientôt il reparaît, la visière de son casque levée, parcourt les rangs avec la rapidité de l'éclair, anime ses soldats du geste et de

la voix, se lance de nouveau sur les ennemis, qui, ne pouvant résister le choc, sont enfoncés et mis en complète déroute.

Le champ de bataille est jonché de cadavres parmi lesquels se trouvent les corps de l'intrépide Harold et de ses frères, tous trois tués dans le fort du combat. Guillaume jette un coup d'œil autour de lui, et voyant les files de son armée à moitié désertes par les ravages que la mort y a causés, il renonce à la poursuite de l'ennemi et se dirige sur Londres, dont il s'empare.

La bataille d'Astings (1066) soumit définitivement l'Angleterre à la domination normande, et, peu de temps après, l'heureux et puissant Duc de Normandie s'en fit proclamer roi sous le nom de Guillaume-le-Conquérant, titre glorieux que l'histoire a sanctionné.

Pour perpétuer la mémoire de cette fameuse bataille, Guillaume fit fonder un monastère à l'endroit même que fut trouvé le cadavre d'Harold, réclamé en vain par la mère de celui-ci au Roi qui, plus tard, poussé sans doute par les remords, permit à des moines anglais de le chercher et de l'enterrer dans la chapelle d'un monastère qu'Harold avait fondé.

Le premier soin de Guillaume, après son couronnement, fut de consolider son pouvoir en comblant d'honneurs et de richesses ses anciens compagnons d'armes, dont quelques-uns abandonnèrent leurs noms obscurs pour se revêtir des titres seigneuriaux les plus brillants. On vit alors s'opérer de la Normandie une grande émigration qui, sans avoir com-

battu, venait réclamer sa part de butin à la cour du nouveau roi, tandis que les Anglais ne pouvant supporter le despotisme et la tyrannie dont ils étaient victimes de la part des nouveaux dominateurs, un grand nombre se refugièrent en Ecosse; d'autres, en Allemagne, en France et en Turquie.

Guillaume eut trois fils, Robert, Guillaume et Henri et ne fut pas heureux dans sa famille, car, après sa conquête, son fils aîné Robert manifesta des prétentions sur le duché de Normandie, et eut à ce sujet avec ses deux frères une querelle ouverte que le Roi se détermina à aller apaiser en personne; mais Robert insista sur ses prétentions et leva une petite armée de mercenaires qui l'abandonnèrent dès qu'ils s'aperçurent que leur chef manquait de fonds. Robert piqué de se voir ainsi le jouet de gens sans aveu, se détermina à se présenter à Guillaume, qui le reçut avec la tendresse d'un bon père et la générosité qui l'avait toujours caractérisé; mais peu de temps après, le caractère bouillant de Robert le fit de nouveau manquer au respect qu'il devait à l'auteur de ses jours, et, se mettant à la tête de quelques aventuriers, il se proposa, disait-il, de relever l'injustice de son père et alla ravager les terres du duché de Normandie. Le Roi, indigné de la conduite du fils et des ingratitudes de quelques barons qu'il avait autrefois comblés de ses faveurs, résolut d'aller assiéger le château où s'était retranché Robert. Les deux camps en vinrent aux mains et le sort fit rencontrer les deux champions luttant corps à corps dans la mêlée. Après de longs et vains efforts de part et d'autre, Robert blessa son père au bras sans le

connaître et l' abattit de son cheval. Le Roi jeta un cri en tombant et Robert, qui reconnut sa voix, eut horreur de son action, lui aida à se relever et lui baisa la main en signe de respect et de repentir. Guillaume en fut ému; mais bientôt le rebelle persista dans son téméraire dessein et finit par s' attirer la malédiction paternelle, ne trouvant pas depuis lors un seul instant de repos.

Quelques années s' écoulèrent pendant lesquelles les Anglais émigrés et ceux de l' île manifestaient assez le mécontentement de voir l' Angleterre sous un régime d' autant plus arbitraire, que les espérances qu' ils avaient conçues des belles qualités d' Harold, leur avaient fait espérer un règne aussi brillant et aussi pacifique que celui de leur bon roi Edouard-le-Confesseur; aussi Guillaume dut-il s' entourer de tout le prestige de la gloire et du pouvoir, afin de comprimer, par son seul ascendant, les tendances réactionnaires qui couvaient dans l' ombre.

Dans cet état de choses, un nouvel incident vint réveiller son caractère belliqueux: Philippe I roi de France ayant su que le roi d' Angleterre gardait le lit par suite d' une indisposition due à son embonpoint, avait dit avec ironie devant ses courtisans: *Quand donc ce gros homme accouchera-t-il?* Guillaume lui fit répondre qu' il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris avec trente mille lances en guise de cierges. En effet, quelques mois après, il prit la route de Paris à la tête de trente mille hommes et ravagea toutes les provinces que se trouvaient sur son passage. terminant la campagne par le siége de Nantes que, dans sa fureur et dans sa haine con-

tre Philippe, il livra au pillage et à l'incendie; mais il ne jouit pas longtemps de cet acte de cruauté, car visitant un jour les ruines encore fumantes de la malheureuse ville, il tomba de cheval et reçut au ventre une blessure que les médecins déclarèrent mortelle. Sentant approcher son heure suprême, il fit venir ses deux fils Guillaume-le-roux et Henri, et déclara qu'il laissait la couronne à son bon fils Guillaume, surnommé *le roux* à cause de sa chevelure, et une forte somme d'argent à Henri afin qu'il pût vivre indépendant. Quant à son fils aîné Robert, il lui reconnaissait le duché de Normandie, vu d'ailleurs que les barons lui avaient prêté hommage et l'avaient déjà reconnu pour leur légitime Suzerain.

Guillaume laissa de grandes sommes d'argent aux habitants de Nantes afin qu'ils pussent reconstruire leur ville et leurs temples, fit d'abondantes aumones aux pauvres pour le repos de son ame et rendit le dernier soupir (1087), abandonné de ses barons, qui, dans l'attente de nouveaux évènements, se retirèrent dans leurs châteaux afin d'y sauvegarder toutes leurs richesses. Il n'y eut même pas jusqu'au dernier de ses domestiques qui ne prît la fuite, comme si la foudre du ciel eût menacé de les engloutir, et, grâce aux soins pieux de quelques religieux de Rouen, le corps du Roi d'Angleterre put être transporté dans cette ville et inhumé dans la chapelle d'un monastère que Guillaume avait fondé en mémoire du martyre de Saint Etienne; mais au moment de la cérémonie funèbre, le normand Asselin se présenta dans l'église et s'écria d'une voix forte: »Je vous

défends d' enterrer ici ce cadavre: ce lieu était le patrimoine de mon père et cet homme nous l' a ravi.» Ces paroles produisirent une étrange sensation dans toute l' eglise, et l' on dut payer à Asselin une grande somme, afin de pouvoir donner la sépulture au puissant Roi d' Angleterre, à GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT!

Cáceres. Janvier 1864. **L. Chartron.**

## Les plantes.

Admirez les plantes qui naissent de la terre: elles fournissent des aliments aux hommes sains et des remèdes aux malades. Les espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre; elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s' élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d' une dure écorce qui met le bois tendre à l' abri des injures de l' air. Les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n' est pas seulement utile pour le feu; c' est une matière

douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leur rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume, contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

**Fénélon.**

## La sœur de charité.

N'est-ce pas chose admirable, dites-moi, qu'il y ait encore parmi nous des jeunes filles qui, par piété sincère, renoncent librement aux joies de la terre pour aller embrasser un crucifix, pendant que la corruption, l'impiété ou l'indifférence sont devenues le partage des humains! Et ce sont des femmes qui donnent cet exemple au monde! elles qui semblent faites pour ne traverser la vie qu'en souriant; ce sont elles qui portent les couronnes d'épines! elles dont le front n'aimerait à se parer que de couronnes de fleurs! La femme qu'on dit vive, légère, capricieuse, inconstante et d'une perpétuelle mobilité, la voilà donc tantôt au pied de la croix, sérieuse et

dans un recueillement immobile, priant pour l'homme coupable, priant pour vous et pour moi; tantôt autour d'un lit, pieuse et empressée, cherchant, à force de soins et d'amour religieux, à calmer les maux d'un pauvre malade; et cela n'est pas l'ouvrage d'une heure, d'un jour, d'une semaine: c'est tout une vie passée dans le sanctuaire et dans l'asile des malheureux. Pour l'homme étendu sur la couche douloureuse, la sœur de charité est un ange de consolation et d'espérance: c'est un rayon divin au milieu d'une nuit triste et sombre; c'est une douceur ineffable au milieu des amertumes d'un long mal. Que de souffrances ont paru moins cruelles en présence de ces pauvres filles de la religion! Combien de mourants ont trouvé leur dernière heure moins affreuse en entendant les douces paroles que la sœur sublime murmurait à leur oreille!

**Poujoulat.**

## Jésus—Christ.

---

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même! Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes!

quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre; et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement

avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Que si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

**J. J. Rousseau.**

## Henri VIII.

### 1509.—1546.

Henri, prince de Galles et fils de Henri VII succéda à son père à l'âge de dix-huit ans. Son caractère doux, affable, bienveillant, joint à une imagination vive et à une vaste instruction, lui attirèrent d'abord la sympathie des grands et l'amour du peuple anglais, qui vit en lui un libérateur et un père lorsque ce prince, indigné de la tyrannie que Dudley et Empson, ministres de son père, avaient exercée sur les plus honnêtes gens, qu'ils avaient injustement dépouillés, fit punir ces deux personnages avec une juste rigueur; mais un règne commencé sous de si heureux auspices, devait dégénérer bientôt en une tyrannie sanguinaire, digne des Néron, des Tibère et des Caligula.

Le premier soin de Henri VIII à son avènement au trône fut de s'entourer d'un ecclésiastique obs-

cur, Wolsey, qu'il éleva aux dignités de Chancelier de la couronne, d'Archevêque d'York, de Cardinal, et dont l'ambition démesurée le fit même aspirer à la dignité papale. A cette époque les prédications de Luther ébranlèrent le monde chrétien et l'Europe; mais les nouvelles doctrines ne trouvèrent pas d'écho en Angleterre, car le roi, influencé par son ministre, resta fidèle à la cause du souverain pontife et écrivit même, en faveur de l'Eglise romaine, un livre qui lui mérita le titre de *défenseur de la foi*

Au commencement de son règne, il épousa Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand-le-Catholique, et en eut une fille appelée Marie, qu'il regardait comme l'héritière présomptive de la couronne; mais après plusieurs années de mariage, l'esprit versatile du roi lui fit jeter les yeux sur l'incomparable beauté d'Anne Boulen, que le Cardinal avait eu soin d'attirer à un festin royal, où se trouvèrent réunies les femmes les plus belles et les plus célèbres du royaume. Anne Boulen avait accompagné en France la princesse Marie, que le roi, son frère, avait mariée à Louis XII roi de France, et la rare beauté de la jeune dame d'honneur avait captivé plusieurs seigneurs français, au nombre desquels se trouvait le duc de Valois, plus tard roi de France sous le nom de François I. Louis XII étant mort quelques mois après son mariage, la reine Marie et sa dame d'honneur retournèrent en Angleterre, où la présence d'Anne Boulen ne tarda pas à attirer l'attention du Roi. Le Cardinal, fidèle à sa politique ambitieuse, n'avait pas manqué de favoriser le caprice de l'un et les prétentions de l'autre; aussi Henri VIII conçut-il

le dessein d'épouser Anne et de répudier Catherine, sous prétexte qu'avant son mariage, elle avait été promise à son frère Arthur; mais le pape Clément VII, auquel s'adressa le Roi, ayant découvert les véritables motifs du divorce, et ne voulant pas, au reste, déplaire au puissant empereur et roi Charles-quint, neveu de la Reine, se refusa aux désirs de Henri. Celui-ci irrité, jura de se venger, et quelque temps après il se sépara de la religion romaine et établit dans son royaume la religion anglicane, dont il se déclara le chef spirituel. Toutefois, l'habile Wolsey, prévoyant les maux que ce divorce arbitraire et cette scission religieuse attireraient sur l'Angleterre, chercha à dissuader le Roi de son mariage avec Anne et lui conseilla de se réconcilier avec Rome. Henri, blessé dans sa fierté, retira *in petto* sa confiance au Ministre, chercha tous les moyens de le perdre et de l'éloigner de sa personne, et finit par lui confisquer les biens immenses qu'il avait acquis, avec ordre de le faire enfermer dans un couvent. A la nouvelle de sa disgrâce, le Cardinal reçut une impression si violente, que peu de jours après il en mourut. reprochant au Roi son ingratitude et son injustice.

Après la mort de Wolsey, Anne Boulen fut couronnée avec pompe à Westminster, et Tomas Moor fut élevé à la charge de chancelier; mais le Roi, ombrageux jusques dans les moindres choses, ne tarda pas à les sacrifier: l'évêque de Rochester, John Fisher, ayant soutenu qu'en matière religieuse l'autorité du pape était supérieure à l'autorité du roi, celui-ci, jaloux jusqu'au fanatisme de son

pouvoir spirituel, le fit traduire devant son parlement, qui le condamna à mort. Avant la sentence, le pape Paul III avait récompensé l'Archevêque par le chapeau de Cardinal; mais le féroce et sanguinaire Henri fit supplicier l'Archevêque afin qu'il ne pût pas recevoir ses nouveaux attributs, ajoutant à la cruauté la dérision et l'insulte. Le peuple anglais et les gens de bien gémirent à la vue d'un si lâche assassinat. Le nouveau Chancelier donna sa démission, motif pour lequel le vindicatif Henri, à qui le crime, au reste, était déjà familier, le fit immédiatement juger et condamner par le parlement. Ce nouvel acte mit le comble à l'indignation générale et jeta une terreur panique dans le cœur de ceux qui entouraient le Roi.

Catherine d'Aragon gémissait depuis trois ans au fond d'un couvent, et sentant approcher l'heure de sa mort, elle écrivit au Roi afin de lui recommander sa fille Marie et les bons serviteurs qui l'avaient accompagnée et servie dans sa solitude. A la lecture de la lettre, les remords s'emparèrent de Henri, qui s'apitoya sur le sort de la malheureuse Princesse; mais le chef du Palais qu'il envoya à la hâte pour la consoler, ne trouva plus qu'un cadavre. Henri vêtit le deuil et ordonna à sa cour de suivre son exemple: Anne Boulen seule résista et parut en public dans les plus riches atours; mais l'infortunée jouit peu de son orgueilleuse insensibilité, car dans un tournois que le Roi avait donné, Anne se présenta à une croisée afin d'être mieux exposée aux regards d'une brillante et vive jeunesse, et laissa tomber avec intention ou par mégarde le

mouchoir qu' elle tenait à la main. Lord Norris son écuyer le ramassa du sol, et après s' en être essuyé, dit-on, la sueur de son visage, il le remit à la Reine en présence du Roi, qui, enflammé de colère, ordonna à Anne de se retirer à Westminster avant la fin du tournois; mais à peine entrée dans le bateau qui devait la conduire á la Capitale, le duc de Norfolk lui dit qu' il avait reçu l' ordre de la conduire à la tour. Le corps d' Anne Boulen frissonna de terreur à cette nouvelle, et depuis lors elle tomba dans un état de démence qui s' accrût jusqu' au moment du supplice. Lord Rochefort, son frère, Lord Norris et plusieurs autres seigneurs, accusés d' avoir trempé dans une conspiration contre la vie du Roi, ne furent pas plus heureux; et il n' y eut pas jusqu' à la Princesse de Galles, Isabelle, qui ne fût impitoyablement déshéritée de son titre.

Le lendemain de cette cruelle exécution, Henri se maria, en troisièmes noces, à la belle et intéressante Jeanne Seymour, et dès-lors les persécutions religieuses commencèrent dans tout le royaume: les anciens monastères furent fermés, les religieux chassés et poursuivis, les tombeaux des saints profanés et leurs reliques jetées à la Tamise. Ce monarque insensé et furieux poussa la démence jusqu' à citer devant son Parlement le vénérable Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, mort depuis deux cent cinquante ans; et les juges, pour lui complaire, condamnèrent le Saint à être enlevé de son sépulcre et à avoir ses cendres jetées au vent, en punition de sa désobéissance aux ordres du Roi.

Jeanne Seymour mourut un an après son mariage, laissant un fils qui reçut le nom d'Edouard. L'insensible monarque ordonna immédiatement qu' on lui présentât les portraits des plus belles princesses de l'Europe; et celui d'Anne de Clèves ayant le plus frappé ses regards, il la fit demander en mariage; mais à peine fut-elle arrivée à Londres et reçue par Henri avec les plus hautes distinctions, que, mécontent de son choix, il la renvoya en Allemagne. Bientôt après il épousa Catherine Howard, une des plus jolies femmes du royaume; mais elle ne tarda pas à être victime de la jalousie soupçonneuse du roi, qui, sous prétexte de crimes imaginaires, lui fit subir le sort d'Anne Boulen.

Les infirmités de la vieillesse n'empêchèrent pas le Roi de contracter mariage, en sixièmes noces, avec Catherine Parr, veuve dont le talent et les vastes connaissances lui avaient valu une grande réputation à la Cour d'Angleterre. Malgré le caractère altier et cruel de son époux, Catherine osa le contredire un jour, et le monarque irrité lui ordonna de se retirer dans ses appartements, lui réservant, sans doute, le sort tragique des infortunées Anne Boulen et Chatherine Howard; mais, heureusement pour elle, une attaque subite le conduisit sous peu de jours au tombeau, au grand contentement de ses sujets terrifiés, qui bénirent la Providence de se voir libres d'un tel monstre. Edouard VI, fils de Jeanne Seymour, lui succéda à l'âge de neuf ans sous la régence du duc de Sommerset, frère de sa mère, lequel prit le titre de Protecteur.

Cáceres, Janvier 1864. **L. Chantrom.**

## Institutions conjugales.

Trois grandes commotions ont agité la France: la conquête des Romains, le christianisme et l'invasion des Francs. Chaque évènement a laissé de profondes empreintes sur le sol, dans les lois, dans les mœurs et l'esprit de la nation.

La Grèce, ayant un pied en Europe et l'autre en Asie, fut influencée par son climat dans le choix de ses institutions conjugales; elle les reçut de l'Orient où ses philosophes, ses législateurs et ses poètes allèrent étudier les antiquités voilées de l'Egypte et de la Chaldée. La réclusion absolue des femmes, commandée par l'action du soleil brûlant de l'Asie, domina dans les lois de la Grèce et de l'Ionie. La femme y resta confiée aux marbres des Gynécées. La patrie se réduisant à une ville, à un territoire peu vaste, la jeunesse, peu nombreuse, dont les forces étaient d'ailleurs absorbées dans les exercices violents d'une gymnastique exigée par l'art militaire de ces temps héroïques, dut conserver la sévérité des mœurs.

Au commencement de sa royale carrière, Rome, étant allée demander à la Grèce les principes d'une législation qui pouvait encore convenir au ciel de l'Italie, imprima sur le front de la femme mariée le sceau d'une complète servitude. Le Sénat comprit l'importance de la vertu dans une république et obtint la sévérité dans les mœurs par un développement excessif de la puissance maritale et paterne-

lle. La dépendance de la femme se trouva écrite partout. La réclusion de l'Orient devint un devoir, une obligation morale, une vertu. De là, les temples élevés à la pudeur et les temples consacrés à la sainteté du mariage; de là, les censeurs, l'institution dotale, les lois somptuaires, le respect pour les matrones, et toutes les dispositions du droit romain. Aussi, trois atteintes à la vertu furent-elles trois révolutions; aussi, était-ce un grand évènement solennisé par les décrets, que l'apparition des femmes sur la scène politique! Ces illustres Romaines, condamnées à n'être qu'épouses et mères, passèrent leur vie dans la retraite, occupées à élever des maîtres pour le monde. Rome n'eut point de courtisanes, parce que la jeunesse y était occupée à des guerres éternelles. Si plus tard la dissolution vint, ce fut avec le despotisme des empereurs; et encore, les préjugés fondés par les anciennes mœurs étaient-ils si vivaces, que Rome ne vit jamais de femmes sur un théâtre.

Les Gaules conquises, les Romains imposèrent leurs lois aux vaincus; mais elles furent impuissantes à détruire et le profond respect de nos ancêtres pour les femmes, et ces antiques superstitions qui en faisaient les organes immédiats de la Divinité. Les lois romaines finirent cependant par régner exclusivement à toutes autres, dans ce pays appelé jàdis de *droit écrit* que représentait la *Gallia togata*, et leurs principes conjugaux pénétrèrent plus ou moins dans les pays *de coutumes*.

Mais pendant ce combat des lois contre les mœurs, les Francs envahissaient les Gaules, auxquelles ils donnèrent le doux nom de France. Ces guerriers, sor-

tis du nord, y importaient le système de galanterie né dans leurs régions occidentales, où la conservation des mœurs n'exige pas, sous des climats glacés, les jalouses précautions de l'Orient. Loin de là, chez eux, ces créatures presque divinisées embellissaient la vie par l'éloquence et la pureté de leurs sentiments.

A l'Orient donc le délire, les longs cheveux bruns, les divinités inspiratrices, la pompe, la poésie et les monuments. A l'Occident, la liberté des femmes, la souveraineté de leurs blondes chevelures, la galanterie, les fées, les sorcières et les profondes extases de l'ame.

Ces deux systèmes partis des deux points opposés du globe vinrent lutter en France; en France, où une partie du sol, la langue d'Oc, pouvait se plaire aux croyances orientales, tandis que l'autre, la langue d'Oil, était la patrie de ces traditions qui attribuent une puissance magique à la femme.

Au fort de ce débat, le christianisme vint triompher en France, et il vint prêché par des femmes, et il vint consacrant la divinité d'une femme qui, dans les forêts de la Bretagne, de la Vendée et des Ardennes, prit sous le nom de Notre-dame, la place de plus d'une idole au creux des vieux chênes druidiques.

Si la religion du Christ donnait une âme à tous les êtres, proclamait l'égalité des êtres devant Dieu et fortifiait par ses principes les doctrines chevaleresques du Nord, cet avantage était balancé par la résidence du souverain Pontife à Rome, par l'universalité de la langue latine, qui devint celle de

l'Europe au moyen-âge, et par le puissant intérêt que les moines, les scribes et les gens de loi eurent à faire triompher les codes trouvés par un soldat au pillage d'Amalfi.

Les deux principes de la servitude et de la souveraineté des femmes restèrent donc en présence, enrichis l'un et l'autre de nouvelles armes.

La loi salique, erreur légale, fit triompher la servitude civile et politique sans abattre le pouvoir que les mœurs donnaient aux femmes, car l'enthousiasme dont fut saisie l'Europe pour la chevalerie soutint le parti des mœurs contre les lois.

Ainsi se forma l'étrange phénomène présenté depuis lors par notre caractère national et notre législation; car, depuis ces époques qui semblent être la veille de la révolution quand un esprit philosophique s'élève et considère l'histoire, la France a été la proie de tant de convulsions; la Féodalité, les Croisades, la Réforme, la lutte de la royauté et de l'aristocratie, le despotisme et le sacerdoce l'ont si fortement pressée dans leurs serres, que la femme y est restée en butte aux contradictions bizarres nées du conflit des trois évènements principaux que nous avons esquissés. Pouvait-on s'occuper de la femme, de son éducation politique et du mariage, quand la Féodalité mettait le trône en question, quand la Réforme les menaçait l'un et l'autre, et quand le peuple était oublié entre le sacerdoce et l'empire? Selon une expression de madame Necker, les femmes furent à travers ces grands évènements comme ces duvets introduits dans les caisses de porcelaine: comptés pour rien, tout se briserait sans eux.

La femme fut donc ce que les circonstances et les hommes la firent, au lieu d'être ce que le climat et les institutions la devaient faire: vendue, mariée contre son gré en vertu de la puissance paternelle des Romains, elle tombait en même temps sous le despotisme marital qui désirait sa réclusion; et la révolution était trop occupée d'abattre ou d'édifier, avait trop d'adversaires, ou fut peut-être encore trop voisine des temps déplorables de la Régence et de Louis XV, pour pouvoir examiner la place que la femme doit tenir dans l'ordre social.

Les hommes remarquables qui élevèrent les monument immortel de nos codes étaient presque tous d'anciens légistes frappés de l'importance des lois romaines; et d'ailleurs, ils ne fondaient pas des institutions politiques. Fils de la révolution, ils crurent, avec elle, que la loi du divorce, sagement rétrécie, que la faculté des soumissions respectueuses étaient des améliorations suffisantes. Devant les souvenirs de l'ancien ordre de choses, ces institutions nouvelles parurent immenses.

Aujourd'hui la question de triomphe des deux principes, bien affaiblis par tant d'évènements et par le progrès des lumières, reste tout entière à traiter par de sages législateurs. Le temps passé contient des enseignements qui doivent porter leurs fruits dans l'avenir. L'éloquence des faits serait-elle perdue pour nous?

Le développement des principes de l'Orient a été aussi fatal dans ses résultats que les mœurs de la France. Ni l'Orient ni la France n'ont atteint le but que ces institutions devaient se proposer: *le bonheur*;

et pour nous servir de la phrase toute faite par un contemporain, l'Orient sacrifie, à la paternité, des hommes et la justice; la France, des femmes et la pudeur.

Le gouvernement constitutionel, heureux mélange de deux systèmes politiques extrêmes, le despotisme et la démocratie, semble indiquer la nécessité de confondre aussi les deux principes conjugaux qui, en France, se sont heurtés jusqu'ici. La liberté que nous avons hardiment réclamée pour les jeunes personnes, remédie à cette foule de maux produits par l'esclavage des filles. Rendons à la jeunesse le séduisant cortége des Francs, et l'hymen sortira des épreuves armé de confiance et désarmé de haine.

**H. Balzac.**

## Ruine de Carthage.

Le consul annonce aux Carthaginois l'arrêt du sénat: *Ils habiteront à plus de trois lieues de la mer, et leur ville sera ruinée de fond en comble.* Le sénat a promis de respecter la *cité*, c'est-à-dire les citoyens, mais non pas la *ville*.

Cette indigne équivoque rendit aux Carthaginois la rage et la force. Les éloigner de la mer, c'était leur ôter le commerce et la vie même. Ils appellent les esclaves à la liberté. Ils fabriquent des armes avec tous les métaux qui leur restent: cent boucliers par jour, trois cents épées, cinq cents lances, mille traits. Les femmes coupent leurs longs cheveux pour faire des cordages aux machines de guerre.

Les consuls furent repoussés dans deux assauts; leur camp fut désolé par la peste, leur flotte brûlée. Les Carthaginois nagent tous nus jusqu'aux vaisseaux, jusqu'aux machines, pour les incendier. Près de la ville se forme une nouvelle Carthage, où les africains affluent chaque jour. L'armée romaine court risque trois fois d'être exterminée.

Le jeune Scipion Emilien, fils de Paul Emile, revint à temps dégager le consul prêt à périr, isola Carthage du continent par une muraille, de la mer par une prodigieuse digue. Mais les Carthaginois firent un travail plus merveilleux encore: hommes, femmes, enfants, tous enfin (ils étaient encore sept cent mille) percèrent sans bruit dans le roc une autre entrée à leur port, et lancèrent contre les Romains étonnés une flotte construite avec les charpentes de leurs maisons démolies. Scipion battit cette flotte et la renferma en établissant sur les bords de la mer des machines qui barraient le passage. D'autre part, il avait pris la ville nouvelle qui s'était élevée pour la défense de l'ancienne. Celle-ci mourait de faim, mais ne songeait pas à se rendre. Scipion force enfin l'entrée de Carthage; mais les Carthaginois défendent les trois passages qui y conduisent; ils jettent des ponts d'un toit à l'autre. Les rues étroites sont bientôt comblées de cadavres; les soldats n'avancent qu'en déblayant le chemin avec des fourches, et jetant pêle-mêle dans des fosses les vivants et les morts. Ce combat dura de maison en maison pendant six nuits et six jours. Cinquante mille hommes enfermés dans la citadelle, demandèrent et obtinrent la vie. Les transfuges occupaient encore le temple

d'Esculape sentant bien qu'il n'y avait pas de grâce pour eux. En vain Scipion leur montrait à ses pieds le lâche Asdrubal, général des Carthaginois. Sa femme, qui était restée avec les derniers défenseurs de Carthage, monte au sommet du temple, parée de ses plus beaux habits, prononce des imprécations contre son indigne époux, poignarde ses enfants et se lance avec eux dans les flammes.

On dit qu'à la vue de cette épouvantable ruine Scipion ne put s'empêcher de verser une larme, non sur Carthage, mais sur Rome, et de répéter ce vers d'Homère:

Et Troie aussi verra sa fatale journée.

**Michelet.**

## De la chute de l'empire romain.

Rome n'était, dans son origine, qu'une municipalité, une commune. Le gouvernement romain n'a été que l'ensemble des institutions qui conviennent à une population renfermée dans l'intérieur d'une ville; ce sont des institutions municipales: c'est l'leur caractère distinctif.

Cela n'était pas particulier à Rome: quand on regarde en Italie, à cette époque, autour de Rome, on ne trouve que des villes. Ce qu'on appelait alors des peuples, n'étaient que des confédérations de villes. Il n'y avait point de campagnes; c'est-à-dire les campagnes ne ressemblaient nullement à ce qui existe aujourd'hui; elles étaient cultivées, il le fallait bien; elles n'étaient pas peuplées. Les proprié-

taires des campagnes étaient les habitants des villes; ils sortaient pour veiller à leurs propriétés rurales; ils y entretenaient souvent un certain nombre d'esclaves; mais ce que nous appelons aujourd'hui les campagnes, cette population éparse, tantôt dans des habitations isolées, tantôt dans des villages, et qui couvre partout le sol, était un fait presque inconnu à l'ancienne Italie.

Quand Rome s'est étendue, elle a conquis ou fondé des villes; c'est contre des villes qu'elle lutte, avec des villes qu'elle contracte, c'est dans des villes qu'elle envoie des colonies.

Sous quelque point de vue que vous considériez le monde romain, vous y trouverez cette prépondérance, presque exclusive des villes, et la non-existence sociale des campagnes. Ce caractère municipal du monde romain rendait évidemment l'unité, le lien social d'un grand État, extrêmement difficile à établir et à maintenir. Une municipalité comme Rome avait pu conquérir le monde; il lui était beaucoup plus malaisé de le gouverner, de le constituer. Aussi, quand l'œuvre parait consommée, quand tout l'Occident et une grande partie de l'Orient sont tombés sous la domination romaine, vous voyez cette prodigieuse quantité de cités, de petit états, faits pour l'isolement et l'indépendance, se désunir, se détacher, s'échapper pour ainsi dire en tous sens. Ce fut là une des causes qui amenèrent la nécessité de l'empire, d'une forme de gouvernement plus concentrée, plus capable de tenir unis des éléments si peu cohérents. L'empire essaya de porter de l'unité et du lien dans cette société éparse. Il y réussit jus-

qu'à un certain point. Ce fut entre Auguste et Dioclétien qu'en même temps que se développait la législation civile, s'établit ce vaste système de despotisme administratif qui établit sur le monde romain un réseau de fonctionnaires hiérarchiquement distribués, bien liés, soit entre eux, soit à la cour impériale, et uniquement appliqués à faire passer dans la société la volonté du pouvoir; dans le pouvoir, les tributs et les forces de la société.

Et non-seulement ce système réussit à rallier, à contenir ensemble les éléments du monde romain; mais l'idée du despotisme, du pouvoir central, pénétra dans les esprits avec une facilité singulière. On est étonné de voir, dans cette collection mal unie de petites républiques, dans cette association de municipalités, prévaloir rapidement le respect de la majesté impériale unique, auguste, sacrée. Il fallait que la nécessité d'établir quelque lien entre toutes ces parties du monde romain fût bien puissante, pour que les croyances, et presque les sentiments du despotisme, trouvassent dans les esprits un si facile accès.

C'est avec ces croyances, avec son organisation administrative, et le système d'organisation militaire qui y était joint, que l'empire romain a lutté contre la dissolution qui le travaillait intérieurement, et contre l'invasion des barbares. Il a lutté longtemps, dans un état continuel de décadence, mais se défendant toujours. Un moment est enfin arrivé où la dissolution a prévalu; ni le savoir-faire du despotisme, ni le laisser-aller de la servitude n'ont plus suffi pour maintenir ce grand corps. Au quatrième siècle,

on le voyait partout se désunir, se démembrer; les barbares entraient de tous côtés; les provinces ne résistaient plus, ne s'inquiétaient plus de la destinée générale.

**Guizot.**

## Jean-Jacques Rousseau.

On sait que J. J. Rousseau recherchait ceux qui le négligeaient et fuyait ceux qui le recherchaient. Tout le Dauphiné courut après lui dans ces montagnes où, sous le nom de Renou, il se livrait à la botanique. Monsieur de Saint-Germain, qui vivait dans sa terre de Bourgoin en Dauphiné, l'évita pour des motifs religieux. Rousseau s'en aperçut et lui demanda, par lettre, une entrevue, qui fut acceptée. A peine fut-il introduit, qu'il tomba dans des agitations convulsives, s'écriant: J'ai partout des ennemis qui me poursuivent sans relâche.—Vous me surprenez, lui répondit M. de Saint-Germain, et je vous déclare que je ne voudrais pas changer ma philosophie, qui n'est que du bon sens, contre la vôtre, qui fait tant de bruit. Le désespoir où vous êtes dérange et tue votre esprit. Que diriez-vous d'un homme de bien que l'on aurait pillé, trahi, blessé même dans son honneur, et qui se condamnerait à mourir de rage, parce qu'il y a dans le monde des méchants et des calomniateurs? Au surplus, Monsieur, il y a un moyen aussi simple qu'infaillible de confondre la médisance.—Quel est-il?—C'est de devenir meilleur.—Il n'y a, dit Rousseau se jetant tout en pleurs au cou

de M. de Saint-Germain, il n'y a que des militaires avec cette franchise.—Puisqu'elle ne vous offense pas, je vous ferai observer que, plein d'amour-propre, vous croyiez avoir tellement étonné les humains, qu'ils allaient vous élever des autels: vous deviez les connaître assez pour savoir que ce qu'ils approuvent aujourd'hui, ils le condamnent demain. Si vous aviez eu des principes supérieurs à vos passions et d'autres vues, vous jouiriez de la douce satisfaction que donne la paix de la conscience.» Cette franchise de caractère et cette supériorité de raison entraînèrent Rousseau, et, après quelques entretiens du même genre, le décidèrent à faire M. de Saint-Germain dépositaire de son *Adresse à la Postérité*, dans laquelle, dénué de faits, et marchant de suppositions en suppositions, il enfanta, pour ainsi dire, le testament de l'orgueil en démence. Cette pièce, que Rousseau a cru être son apologie, est la sentence la plus sévère qu'on pût prononcer contre lui; il a voulu y accuser ses contemporains et la postérité même, et il n'a fait que se condamner lui-même; car, dans les soixante-six pages que contient cette satire contre le genre humain, et surtout contre les personnages haut placés et les hommes de lettres les plus éminents, on se convainc que le malheureux Jean-Jacques était véritablement attaqué de la soif de la célébrité, du délire de l'orgueil et du tourment des soupçons: c'est l'historique de toutes les extravagances d'une imagination égarée; c'est l'étalage de toutes les bonnes qualités d'une ame vertueuse, le tout présenté avec ce charme d'éloquence, cette subtilité de raison qu'on ne trouve dans aucun écrivain,

au même degré. Il insiste surtout sur la conspiration ourdie contre lui par M. de Choiseul:

»Lorsque l'amour, la raison et la vertu prenaient sous ma plume leurs plus doux, leurs plus énergiques accents; lorsque je m'enivrais à torrent des plus délicieux sentiments qui soient jamais entrés dans un cœur d'homme; lorsque je planais dans l'Empyrée au milieu des objets charmants et presque angéliques dont je m'étais entouré, c'était précisément alors, et pour la première fois, que sa noire et farouche ame méditait, digérait, commettait les forfaits atroces dont on ne me voila l'imputation que pour m'ôter les moyens de m'en défendre; et cela sans motif, sans raison, sans sujet, sans autre intérêt que celui de satisfaire la plus infernale férocité.» Il met en scène, comme agents du ministre et comme auteurs intéressés au succès de cette persécution, Grimm, Diderot, la Comtesse de Boufflers, la Maréchale de Luxembourg, Tronchin, d'Alembert, les parasites du Baron d'Holbach, David Hume. Rien n'a été omis pour l'exécution de cette noble entreprise; toute la puissance d'un grand royaume, tous les talents d'un ministre intrigant, toutes les ruses de ses satellites, toute la vigilance de ses espions, la plume des auteurs, la langue des clabaudeurs, la séduction de mes amis, l'encouragement de mes ennemis, les malignes recherches sur ma vie pour la souiller, sur mes propos pour les empoisonner, sur mes écrits pour les falsifier; l'art de dénaturer, si facile à la puissance; celui de me rendre odieux à tous les ordres, de me diffamer dans tous les pays, etc. Qu'il est cruel, qu'il est déchirant pour le plus aimant des

hommes de se voir devenir l'horreur de ses semblables en retour de son tendre attachement pour eux, et sans pouvoir imaginer la cause de cette frénésie, ni par conséquent la guérir! Quoi! l'implacable animosité des méchants peut-elle donc ainsi renverser les têtes et changer les cœurs de toute une nation, de toute une génération! lui montrer noir ce qui est blanc, lui rendre odieux ce qu'elle doit aimer, lui faire estimer l'iniquité justice, la trahison générosité! Ah! c'est aussi trop accorder à la puissance, que de lui soumettre ainsi le jugement, le sentiment, la raison, et de se dépouiller pour elle de tout ce qui fait homme. Si M. de Choiseul eût employé à bien gouverner l'Etat la moitié du temps, des talents, de l'argent et des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine, il eût été un des plus grands ministres qu'ait eus la France.» Il nous semble, avec les bons esprits et les plus clairvoyants politiques contemporains du ministre, que la tête délirante de Rousseau avait des moments lucides, lorsqu'il ajoute: «Et à toutes ces horreurs, joignez-y l'expédition de la Corse, cette inique et ridicule expédition qui choque toute justice, toute humanité, toute politique, toute raison; expédition que son succès rend encore plus ignominieuse en ce que n'ayant pu conquérir ce peuple infortuné par le fer, il l'a fallu conquérir par l'or. La France peut bien dire de cette inutile et coûteuse conquête, ce que disait Pyrrhus de ses victoires: Encore une, et nous sommes perdus.»

Cette pièce singulière, bizarre et en même temps l'une des plus éloquentes qu'on ait jamais écrites dans l'effervescence des passions, n'avait d'autre but

que d'apprendre aux générations futures ce qu'elles devaient penser de ses mœurs, de ses intentions et de tout ce qu'il voulait leur persuader. Il se flattait qu'à l'aide de son éloquence irrésistible, toutes ses visions passeraient chez nos derniers neveux pour autant de réalités.

**La Rousséana.**

## Promenade champetre.

Déjà le jour pur et serein blanchit l'horizon et le faite des montagnes; le ramage des oiseaux recommence: je les entends, ils m'appellent. Célébrons avec eux le retour du printemps.

Que ces lieux sont beaux! et que cette vue m'enchante! Arrêtons-nous sur cette longue terrasse qu'embaument ces orangers en fleurs, et contemplons à loisir ce spectacle enchanteur.

Ici je domine sur une plaine immense, ou plutôt sur une suite de riants jardins, couverts, en toute saison, de fruits et de verdure. Là je découvre une foule de maisons charmantes, dont chacune offre à l'œil ravi de nouvelles beautés.

Heureux et mille fois heureux celui qui chérit la vie champêtre et les doux travaux de la campagne! Heureux celui qui, lorsque le triste hiver a pris la fuite, errant en liberté dans la prairie, peut voir les premiers rayons du soleil dorer ses vignobles, et de nouveaux tapis de verdure couvrir ses champs; qui voit ses amandiers refleurir, ses troupeaux bondir dans les vallons!

Quelles douces impressions les objets champêtres font sur une âme pure! Je ne les contemple qu'avec un ravissement inexprimable; des larmes délicieuses coulent de mes yeux.

Je t'entends, humble fontaine, murmurer mollement au bas de ce buisson où croissent l'yeuse et la viorne. Aucun reptile venimeux ne corrompt ton onde; aussi transparente que le cristal, elle coule au pied de ces aunes qui te doivent leur fraîche verdure.

Avant de m'éloigner, je vais cueillir ces plantes odorantes qui naissent dans ces lieux humides; j'irai les porter moi-même au bon vieillard qui, depuis plus de soixante ans, cultive en paix cette vigne qu'ont plantée ses aïeux. Hélas! il souffre; peut-être que ces simples pourront calmer ses douleurs.

Jeune arbrisseau, ne crains plus la rigueur des hivers ni les atteintes de la perfide gelée. L'haleine du zéphyr caresse maintenant et ranime tes rameaux; le printemps te couvre de nouvelles fleurs; le soleil te protége et se plait à faire briller, à travers ton feuillage verdoyant, ses rayons d'or.

Avec quel plaisir je revois ce paisible ruisseau, dont l'onde vive et frémissante jaillit de mille sources, et s'échappe en fuyant dans un long canal semé de cailloux argentés! Quand le spectacle douloureux des vices et de la méchanceté des hommes fatigue mon âme, c'est là que je viens respirer et chercher le doux repos.

Arbres antiques et vénérables qui aimez ce ruisseau; platanes élancés dans les airs, sombres sycomores, aliziers fleuris qui ornez ses bords, courbez-vous en voûte le long de son cours, et qu'il ne ces-

se de couler sous l'ombrage de vos branches pendantes jusqu'à l'endroit où, vous quittant avec regret, il se précipite en murmurant dans le grand fleuve, qui disparaît bientôt lui-même au sein des mers immenses.

Ainsi, d'un cours insensible, nos journées s'écoulent sans retour et nous conduisent au tombeau. Ainsi tout ce qui enflamme l'insatiable ambition, gloire, naissance, fortune, grandeurs, en un instant s'abîme dans l'éternité.

Ruisseau tranquille, combien de fois suis-je venu épancher ici les sentiments de mon cœur, méditer près de toi le sombre, le redoutable avenir, et me familiariser avec mes derniers moments!

Combien de fois tu m'as vu assis sur tes bords, et l'âme émue de cette paix profonde, de ce calme silencieux qui la remplissent d'une mélancolie si douce, mêler des larmes à ton onde pure quand il fallait quitter ces bords; y revenir encore, rappelé par mes désirs; m'en éloigner lentement, les regarder de loin en soupirant, et, le cœur serré de douleur, m'écrier en gémissant: »Hélas! que ne puis-je ici finir ma vie!«

Vous qui faites mes délices, séjour de l'innocence et du repos, riants vallons, solitude chère à mon cœur, je ne vous oublierai jamais.

O fortunés mortels! mortels trop peu connus, qui cultivez ces riants vignobles et ces plaines fécondes! hélas! que je vous porte envie! Quand s'accompliront mes vœux? Quand vivrai-je avec vous et pourrai-je enfin, dégagé de tant de liens importuns qui m'accablent, habiter ces humbles retraites, qui se-

ront jusqu'à mon dernier soupir l'objet de mes amours?

Et vous, ô mes amis, confidents de mes plus secrètes pensées, vous qui depuis mon jeune âge connaissez le fond de mon cœur, dites si j'enviai jamais d'autre bonheur.

Combien de fois, dans nos promenades paisibles, nous avons célébré les douceurs de la vie champêtre! L'autre jour encore, dans cette allée où la vigne, unie aux arbres, étend ses pampres suspendus en longs festons, je vous disais: «Vivons ici, vivons dans ces hameaux charmants.» Mes amis, c'était mon âme qui vous parlait, je ne vous exprimais que mes sentiments les plus chers.

Ah! si le ciel propice me rend un jour à moi-même, avec quelle ardeur j'irai m'ensevelir à la campagne! Là on me verra enfermer d'une haie vive le modeste champ cultivé de mes mains, cueillir le premier la violette printanière, tailler à loisir mes espaliers, diriger leurs branches fructueuses, tondre le chèvrefeuille, appuyer de faibles arbrisseaux jouets des vents, arrondir en berceaux ma treille docile, et, assis à son ombre, contempler chaque jour, d'un œil satisfait, ses grappes mûrissantes; retirer, à l'approche des frimas, l'oranger frileux; serrer les derniers fruits de l'automne, et dans ces heureux soins achever une innocente vie, qu'aucune amertume ne viendra corrompre. Oh! comme je bénirais le ciel d'être éloigné des hommes et d'en être oublié!

Cependant il est doux de ne les avoir jamais offensés. Il est doux aussi de n'avoir rien écrit que d'après mon cœur. Le fiel de la satire et de l'envie ja-

mais n' a souillé ma plume, elle est pure et sans tache: et si mon nom ne brille point avec éclat parmi ceux de ces génies sublimes admirés du monde entier, du moins il est cher aux âmes sensibles et vertueuses. Un bonheur si consolant vaut bien la gloire: il me fait aimer la vie, il embellit mes jours, il charmera mes derniers instants.

**L' abbé Reyrac.**

## Mort de Jeanne Gray.

L' orage politique gronde sur la royale demeure de la belle, de la vertueuse et spirituelle Jeanne.... il éclate; et l' innocente victime, jetée dans la tour même de son Palais, va expier, par la mort, le triste honneur d' avoir porté le nom de Reine.

L' heure fatale a sonné et les satellites de Marie Tudor, digne émule des cruautés de Henri VIII son père, se présentent mystérieusement à la porte de la prison pour exécuter les ordres sanguinaires de leur implacable Souveraine. Enveloppés de larges manteaux, leur sombre aspect est bien en harmonie avec la ténébreuse mission qu' ils ont à remplir: impassibles et sans remords, ils montent, ouvrent la porte du cachot avec assurance et se présentent devant Jeanne qui, échevelée, brisée par la douleur de la mort tragique de son bien-aimé et malheureux époux, attend néanmoins son sort avec résignation. A sa vue, les bourreaux sont frappés d' admiration et de respect: c' est qu' il n' était pas possible de voir réunies tant de jeunesse, de candeur et de beauté;

c'est que l'innocence se reflétait tout entière dans cette ame divinisée par la souffrance.

Jeanne se lève avec dignité et suit les satellites appelés à satisfaire les vengeances royales. L'appareil du supplice est dressé dans l'enceinte de la tour: mais voilà que soudain le ciel se couvre, l'éclair sillonne la nue, le tonnerre gronde, comme si Dieu, du haut de l'Empyrée, préludait au triomphe éternel de l'innocence et menaçait de son courroux les auteurs d'un si lâche assassinat.

Jeanne s'avance devant le billot fatal; les yeux levés au Ciel, elle semble le prendre à témoin de l'injustice des hommes... une larme a roulé dans sa paupière... mais peu à peu son front se rassérène, et faisant un effort qui honore son sexe, effort sublime, elle présente sa tête à la hache du bourreau.

Cáceres, Janvier 1864. **L. Chartrou.**

## Le lever du soleil.

---

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat, on attend l'astre longs-temps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle: le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent cou-

verte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

**J. J. Rousseau.**

## Dialogue de Sylla et d'Eucrate.

Eucrate. Quelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avais parmi les philosophes, lui faisait souhaiter de me voir. Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fûmes seuls: Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnaient sur les hommes? La fortune semble être génée de ne plus vous élever aun honneurs.

Sylla. Eucrate, si je ne suis plus en spectacle

à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur: mais pour ces minces détails de gouvernement, où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne saurait s'en occuper.

E. Il est singulier que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois.

S. Et moi, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'ai châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis ta tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche que la flatterie ne t'égale et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus même?

E. Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous

aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire; je voyais bien que votre ame était haute, mais je ne soupçonnais pas qu'elle fut grande: tout, dans votre vie, semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se chargeait avec plaisir de la honte, des remords, de la bassesse même, attachés à la tyrannie. Car enfin vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

S. Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire toutes mes actions. Si j'avais gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice, m'eussent fait quitter le gouvernement? mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire: »Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république: je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils ou leur frère.« Tous les Romains se sont tus devant moi.

E. Cette belle action dont vous me parlez me paraît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu

pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains; mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, et prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n' auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux dès que vous me l'étiez plus.

S. Vous appelez des crimes ce qui a fait le salut de la république. Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat pour ce peuple qui s' imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l' un et l' autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C' est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l' Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d' occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé malgré lui à ravager la terre et à soumettre tant de nations dont l' obéissance nous pèse. A présent que l' univers n' a plus d' ennemis à nous donner, quel serait le destin de la république? Et, sans moi, le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l' indépendance ?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté pres-

que autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers: et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

E. Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang! et vous avez eu de l'attachement pour elle?

S. Eucrate, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république: et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils: et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander

que pour ne pas obéir. Né dans une république, j' ai obtenu la gloire des conquérants en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsque avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur ni la vengeance. J' ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu' ôter la liberté à une ville dont j' étais citoyen, était le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là, et je ne me suis embarrassé si je serais le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli; le peuple a expié tous le affronts qu' il avait faits aux nobles: la crainte a suspendu les jalousies et Rome n' a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m' a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une ame libre, vous m' auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n' ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

E. Seigneur, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l' humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l' ambition des héros comme une passion commune, et vous n' avez fait cas que

de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui dirait qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé et n'a point attenté à votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre: il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

S. J'ai un nom, et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises, et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible: chaque romain m'aura toujours devant les yeux; et, dans ses songes même, je lui apparaîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore le javelot que j'avais à Orchomène et le bouclier que je portai sue les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai

pour moi le sénat avec la justice des lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

E. J' avoue que quand on a une fois fait trembler quelqu' un, on conserve presque toujours quelque chose de l' avantage qu' on a pris.

S. Sans doute. J' ai étonné les hommes, et c' est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l' histoire de ma vie: vous verrez que j' ai tout tiré de ce principe et qu' il a été l' ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; et, dans cette situation, je portais tout le poids d' une grande ame. J' étais jeune, et je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela je l' attaquai avec ses propres armes, c' est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même: j' allai faire la guerre à Mithridate; et je crus détruire Marius à force de vaincre l' ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses fortifications; et je le forçais tous les jours d' aller au capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérais. Je lui faisais une guerre de réputation plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare. Il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace; et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes

présages. Enfin Mithridate demanda la paix: les conditions étaient raisonnables; et si Rome avait été tranquille, ou si ma fortune n' avait pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m' obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisit sa flotte et qu'il rendit aux rois ses voisins tous les états dont il les avait dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrais me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l' ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée; et ce jour assure ma liberté pour jamais.

E. Seigneur, Marius raisonnait comme vous lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus et de plus grands excès; mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu' ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l' ambition de régner. Vous leur avez appris qu' il y avait une voix bien

plus sûre pour aller à la tyrannie et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop grande et trop riche, le désespoir de pouvoir l'opprimer. *(Il changea de visage, et se tut un moment.)*

S. Je ne crains, *dit-il avec émotion,* qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds; mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

**Montesquieu.**

## Le Vésuve.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre, dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qni l'environne; les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés jusques à la terre de cendre et de

fumée qui annonce d'avance l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon; et tout est aride autour d'elles. A certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus; à telle autre, les plantes deviennent très-rares, puis les insectes même ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis: jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux.

Un ermite habite là sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte; et c'est à l'ombrage de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route, car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente de nuit, n'est que sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.

**(Madame de Staël.)**

## A un matérialiste.

L'ensemble des phénomènes perçus et analysés par la fragile intelligence humaine ne suffit pas à former un système convaincant de philosophie, et moins encore à concilier et à mouvoir d'une manière unifor-

me constante les éléments hétérogènes de la grande machine sociale au point de vue physique, moral et intellectuel. D'ailleurs, les théories imposées jusqu'à ce jour à l'humanité, ont été dictées par l'égoïsme, l'orgueil ou l'arbitraire; et l'homme, roi de la création, a cru pouvoir s'élever à la hauteur de la loi merveilleuse de l'univers, rougissant d'avouer son impuissance et sa petitesse devant le mur de l'impossible, contre lequel ses efforts se briseront éternellement: il n'a donc pu être la cause efficiente de la création primordiale. Serait-il raisonnable de l'attribuer à la matière, privée de la faculté de penser?—Le calorique, la lumière, l'électricité, etc, ont été de tout temps, dites-vous, des agents producteurs, sans lesquels l'homme lui-même n'existerait pas.—D'accord, mais leur origine?... un voile la couvre d'un impénétrable mystère.

J'observe, en outre, que l'homme pense, perçoit, analyse, compare, juge, exécute; et

———«*La pensée, éclatante lumière,*
*Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.*
. . . . . .
*Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,*
*Plus noble que mon corps un autre être m'anime.*»

a dit avec raison le poète. Il est donc plausible de croire que la création réside dans une *Intelligence supérieure insondable* que les uns nomment obscurément la nature; d'autres, Dieu, Jéhovah, Allah, etc.

De ce simple exposé, il résulte que je respecte instinctivement la présence de cette intelligence supérieure, contemple extasié ses œuvres, annihile mon

entendement devant son incommensurable sagesse; et, entraîné par l'incomparable et poétique beauté de ce qui m'entoure, je ne puis que m'écrier avec le psalmiste: *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*—Gloire à toi seul, Seigneur!—

Madrid, Mai 1862. **L. Chartrou.**

## Spectacle général de l'univers.

Il est un Dieu: les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, l'athée, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait?

Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles: c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peu-

ple; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la pourpre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille, humide de rosée dans les voiles blanchissantes de l'aube? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde.

**Chateaubriand.**

## Napoléon et Cromwel.

Napoléon et Cromwel! Quelle différence dans leur avénement au pouvoir! L'un en prit les faisceaux souillés du sang d'un roi judiciairement égorgé par lui-même; l'autre n'y fut promu que par sa gloire. Le conquérant de l'Italie se présentait avec une nouvelle conquête, celle de l'Egypte. Son nom était identifié avec la victoire; Cromwel aussi était un général victorieux, mais seulement dans la guerre civile:

les coups les plus forts et les plus décisifs, il les avait portés sous le commandement de Fairfax, et il avait fait sur son général sa première usurpation. Napoléon à vingt-six ans, avait déjà formé l'école de plusieurs généraux, dont la gloire ne devait cesser de s'accroître avec la sienne.

Voyons combien la France était plus excusable que l'Angleterre d'avoir accepté et même appelé un dictateur: La guerre civile était terminée dans les trois royaumes, et la marine anglaise avait déjà commencé sous l'amiral Blake le long cours de ses triomphes; la dette de l'Etat était faible; la république n'avait plus rien à craindre que des soldats armés pour la défendre, et toutefois l'autorité civile ployait évidemment sous l'autorité militaire. Le long parlement subissait les outrages ordinairement réservés à la vieillesse impuissante. De la part d'une assemblée élective, un règne de quinze ans était une usurpation flagrante, que les nécessités de la guerre civile avaient pu seules faire tolérer: elle absorbait tous les pouvoirs, puisque la chambre des lords avait été entraînée dans la chûte du trône. C'était un despotisme chaque jour insulté par l'anarchie militaire. Qu'étaient devenus les principes de liberté conçus par les Pym et les Hampden? La nation, désabusée, laissa faire Cromwel par lassitude et sembla dire:— Un despote intelligent, brave et cher à l'armée, pèsera moins sur nous qu'un despotisme multiple et caduc. On ferma les yeux sur le crime qui l'avait élevé si haut, en se disant:—Maintenant il n'aura plus besoin de crimes.

En France, dans la dernière année du dernier siè-

cle, le mal était beaucoup plus grand et le remède devait beaucoup moins révolter les esprits. Nos armées avaient encore à repousser l'effort de toute l'Europe avec un courage constant, mais avec une fortune souvent infidèle. L'Italie était perdue, et Souwaroff y régnait au lieu de Bonaparte. Au dedans de la France, l'anarchie servait de relâche à la terreur; et de temps en temps la terreur servait de correctif à l'anarchie. Par une humanité ironique, on envoyait mourir dans le désert pestilentiel de Sinnamari ceux qui, auparavant, eussent suivi à l'échafaud Malesherbes et Bailly, Vergniaud et Barnave; et la philanthropie prétendue religieuse jetait encore, mois par mois, dans ces brûlants marécages, de lamentables cargaisons de prêtres échappés au massacre des Carmes.

Cependant à Paris, on faisait un appel aux plaisirs, qui avaient leur refuge dans l'un des cinq palais directoriaux: la République, qui tout à l'heure avait prétendu être romaine, mais qui avait trop longtemps copié dans l'intérieur les crimes de Tibère et de Domitien, tandis qu'au dehors elle répétait les exploits des héros de la Grèce et de Rome, cette république, dis-je, en revenait aux mœurs de la Régence, auxquelles on avait donné, par complément, les honteuses facilités du divorce. La probité était encore plus en souffrance que la pudeur: le gouvernement roulait sur les violations de la foi publique; la banqueroute des deux tiers de la rente avait suivi de près l'effroyable banqueroute de vingt-deux milliards d'assignats. Depuis près d'une année, les pentarques subissaient une partie des violations ar-

bitraires qu'ils avaient fait éprouver, le 18 fructidor à la majorité des deux chambres et à deux de leurs collègues. Les révolutions étaient devenues trimestrielles: quels ne durent pas être nos espérances et nos transports lorsqu'au milieu de ces angoisses, tristement égayées, nous vîmes reparaître un héros jeune d'années et vieux de gloire, narrateur plein de flammes de ses propres exploits et de ceux de ses soldats, presque miraculeusement échappé aux croisières des vainqueurs d'Aboukir, et qui avait appris le secret de parler en maître et d'administrer dans les lieux où avaient régné Trajan et Sésostris! L'esprit militaire avait pris le dessus sur l'esprit républicain: tout paraissait possible avec le héros d'Arcole et des Pyramides; surtout, le besoin d'ordre absorbait les pensées et dominait jusqu'aux esprits les plus rêveurs.

**Charles de Lacretelle.**

## Empire de l'homme sur la terre.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire: c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non-seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être; car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux qu'il leur commande: s'il n'était que le premier du même ordre, les seconds se réuniraient

pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande; il pense, et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres; il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini; il est maître des animaux, parce que non-seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connait les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit, et la vitesse par l'emploi du temps.

**Buffon.**

## Le duel.

—

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont supplées par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est ci-

vil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce! le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers! César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle

sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui le récusent; et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont pour la plupart de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour

avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte partout avec lui: au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire, est d'usage dans tous les temps: elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

**J. J. Rousseau.**

**Influences de la France sur la civilisation et le progrès des lumières. Utilité de l'étude de la Langue française.**

---

Le démembrement de l'empire romain par suite de l'invasion des barbares du Nord, plongea l'Europe dans un état progressif de décadence qui dut sa paralysation et son terme, d'abord à l'influence du Christianisme, sublime doctrine dont les préceptes, en parfaite harmonie avec les lois de la nature, devaient modifier les tendances barbares des tyrans, tuer l'égoïsme et semer parmi les hommes les sentiments d'humanité, de concorde et d'amour. Les nombreuses persécutions dont les chrétiens furent victimes, leur constance et leur douce résignation dans les plus cruels tourments, désarmèrent parfois leurs féroces persécuteurs et leur firent douter si ce qu'ils prenaient eux-mêmes pour une déplorable er-

reur, un fanatisme aveugle, n'était pas infiniment supérieur à toute la puissance humaine, fragile roseau que le moindre souffle emporte et précipite à jamais dans les abîmes du néant.

Au sein du conflit de l'Apostolat contre la barbarie, Charlemagne apparait en France comme un météore dont la lumière devait percer les ténèbres de la déplorable ignorance, jeter dans les esprits le germe fécondant de l'instruction et le communiquer même aux Saxons et aux Avars, peuples barbares qu'il soumit par la puissance de son épée et gagna par l'élévation de son ame, la justesse de son esprit et la droiture de son cœur. Par ses soins paternels, un grand nombre d'écoles furent ouvertes dans son vaste empire, et il est beau de voir cette figure gigantesque, après des victoires si éclatantes et si multipliées contre ses ennemis, se rapetisser, pour ainsi dire, et se mettre au niveau de ses plus humbles sujets, donnant lui-même l'exemple de l'amour du travail et de l'application, encourageant indifféremment tous les élèves par des récompenses proportionnées à leurs progrès, et menaçant de retirer son estime aux fils des grands seigneurs qui se croiraient dispensés, par leur position et leur fortune, des bienfaits intellectuels et moraux de l'étude, des influences régénératrices de la féconde instruction. Les victoires éclatantes de Charlemagne, sa prodigieuse activité, les soins infatigables qu'il donna à l'instruction de son peuple et à l'administration de ses états, sa puissance et sa grandeur unies à une simplicité vraîment patriarcale, tout contribua au respect et à la juste admiration pour sa personne, et eut un puissant écho

non-seulement en Europe, mais dans les contrées les plus éloignées; en effet, Alphonse, roi de Galice, Lope, duc des Basques, Eardulf, roi de Northumberland, Egber, roi de Sussex, les rois chrétiens et les émirs d'Espagne, les envoyés du fameux Haroun-al-Raschid, calife de Bagdad et plusieurs autres, vinrent à Aix-la-Chapelle, siége de son empire, lui présenter leurs hommages accompagnés des plus riches présents, et solliciter son amitié ou implorer son appui contre les agressions de leurs voisins; aussi, comme l'a dit un judicieux écrivain, M. Guizot: »*C' est sous sa main que s' est opérée la secousse par laquelle la société européenne, faisant volte-face, est sortie des voies de la destruction pour entrer dans celles de la création.*«

Après sa mort, cet immense et florissant empire se démembre sous les débiles mains de Louis-le-débonnaire et de ses successeurs; mais les germes fécondants semés par le colosse, ne seront pas perdus pour la postérité.

Franchissant un espace de près de huit cents ans, pendant lequel la France et l'Europe sont alternativement en butte aux guerres, aux conquêtes, au despotisme, au fanatisme religieux et aux persécutions, une ère nouvelle s'ouvre au domaine de la pensée, et, sous l'heureuse influence du grand Louis XIV, les immortels Corneille, Molière et Racine illustrent la scène française par le ridicule qu'ils jettent sur les mœurs guindées de l'époque, et mettent le sceau du bon goût dans les formes jusqu'alors indécises du langage. Fénélon porte sur la chaire l'éloquence persuasive de son divin génie; et sa plume, docile aux ins-

pirations de son ame aimante, dicte aux peuples et aux rois un code politique empreint de la plus sublime morale, code à la source duquel puiseront d'Alembert, Helvétius, Voltaire, Rousseau, et contribuera à la fameuse révolution de 89, révolution déplorable, il est vrai, par les excès sanguinaires qui l'accompagnèrent, mais dont l'humanité comprimée, asservie, est sortie aussi riante et aussi robuste que les fleurs des champs, après un violent orage, à l'apparition du bienfaisant soleil.

Semblable à une mer furieuse, elle ensevelit les trônes et les rois et menace de tout engloutir; mais Dieu marque de son doigt immortel la destinée des peuples et des rois, qu'il élève ou abaisse à son gré, et met un frein salutaire à leurs coupables desseins; aussi, dans son amour ou dans son courroux, il envoie ou suscite au monde un génie qui, comprimant en France le germe révolutionnaire et ses fureurs, fait luire sur l'Europe étonnée un inestimable rayon de liberté, qu'il fait acheter plus tard au prix du plus superbe despotisme, comme si ses instincts d'ambition et de gloire, largement couronnés, eussent obscurci les nobles et brillantes inspirations qui l'avaient d'abord caractérisé: fruit amer du passage ici-bas des conquérants et des despotes!

Toutefois, les nations que eurent à subir les vexations du géant des batailles, vrai fléau, mais rayon de lumière et de vie qu'absorbèrent les peuples accablés sous le joug de l'esclavage, ces nations, dis-je, n'envisageront que le météore poussé par la main de Dieu à travers le brouillard impur qui aveuglait monde, et verront sans indignation les ovations dont

il a été, est et sera éternellement l'objet de la part de ses admirateurs, qui, dans leur délirant enthousiasme, ne cessent de s'écrier:

*Le fécondant soleil, dans sa course brillante,*
*Ne nous montre-t-il pas quelque tache sanglante?*

Les tendances sociales progressives vers l'entière liberté et la fraternité des peuples, la sphère croissante de nécessités et de luxe qu'entraîne la civilisation, les créations industrielles qui en sont la conséquence, les relations commerciales et politiques internationales, favorisées par les chemins de fer et la télégraphie électrique, la situation géographique de la France, la prépondérance et les sympathies qu'elle a acquises dans le monde, et principalement en Europe, le développement littéraire, scientifique et philosophique dont elle a été l'un des plus puissants mobiles par ses Corneille, ses Molière, ses Racine, ses Bossuet, ses Fénélon, ses Chateaubriand, ses Lamartine; ses Tissot, ses Portal, ses Laplace, ses Buffon; ses Descartes, ses Voltaire, ses Rousseau, etc., toutes ces considérations, dis-je, jointes au laconisme de la Langue française, ont fait adopter celle-ci comme langue internationale en remplacement d'une langue morte abâtardie, inintelligible aux masses, et qui ne rappelait, au reste, que trop les menées ténébreuses de royautés superstitieuses, fanatiques, capricieuses et tyranniques.

*Ipso facto*, la langue française s'est associée aux besoins commerciaux et politiques des peuples, et l'étude en est devenue d'autant plus nécessaire, que les Gouvernements l'ont comprise dans leurs pro-

grammes académiques, et qu' elle sert d' interprète aux Puissances dans le haut et noble objet de faire respecter l' intégrité des droits nationaux particuliers, et de défendre le maintien de l' équilibre du monde.

Cáceres, Janvier 1864. **L. Chartrou.**

## L' éloquence.

L' éloquence, qui domine quelquefois si puissamment les états, est soumise à l' influence des gouvernements; et l' on pourrait, en suivant ses vicissitudes, retrouver toute l' histoire morale et politique des peuples. Sous le despotisme, il n' y a pas de place pour l' éloquence, non plus que pour la gloire. Les révolutions deviennent son théâtre et son écueil: elle y brille pour mourir frappée par le glaive, et les têtes des orateurs sont attachées à la tribune sanglante. Elle s' affaiblit et s' énerve dans la paix des monarchies heureuses, qui redoutent l' agitation, de peur du changement. Les républiques même, que l' on croit le domaine de l' éloquence, ne sont pas toujours faites pour elle. L' éloquence ne s' élèvera pas dans ces démocraties économes et modestes, où la liberté n' est pas un effort d' héroïsme, une conquête de l' enthousiasme, mais un avantage du sol, et, pour ainsi dire, un présent de la pauvreté: la Suisse n' a jamais eu d' orateurs. L' éloquence ne s' élèvera pas dans ces républiques factieuses où les citoyens aiment encore plus la vengeance que la liberté, où la force décide incessamment, et signale ses victoires successives

par l'exil et la mort: Florence n'a jamais eu d'orateurs. L'éloquence ne montrera pas son génie dans ces républiques industrieuses et commerçantes où la liberté même n'est estimée que comme un instrument de richesse, où le patriotisme n'est qu'un calcul d'intérêt, où les plus grands sacrifices sont des spéculations plutôt que des vertus: on n'a jamais vanté les orateurs de Carthage, on ne connait pas les orateurs de la Hollande. L'éloquence n'osera pas naître dans ces aristocraties ombrageuses, où l'activité du despotisme est rendue plus terrible par le nombre de ceux qui l'exercent, où des républicains tyranniques redoutent d'autant plus la liberté, qu'ils lui doivent leur puissance et règnent en son nom: à Venise, on ne parlait pas.

L'éloquence a tout à la fois besoin de la violence des passions et de l'autorité toute-puissante des lois. Mais cet état est une espèce de prodige difficile et peu durable. Ainsi, dans Athènes, dans Rome, l'éloquence n'eut que de courts intervalles de gloire, au moment même où la liberté allait périr par la guerre civile et par la conquête. Étrange fatalité des institutions et du génie de l'homme! Quand l'éloquence s'élève au milieu des institutions faites pour elle, trop souvent elle assiste à leur ruine, et meurt sur leurs débris: elle meurt avec Démosthènes, Antoine et Cicéron. Quand l'éloquence élève une tête hardie au milieu des institutions qui la repoussent, elle est plus forte pour détruire qu'elle ne l'avait été pour sauver, mais elle meurt encore sur les ruines qu'elle a faites. Ainsi Rienzi, qui, dans la Rome pontificale, prétendait trouver la Rome des Scipions; Rienzi, dont

l' antiquité eût fait un grand homme, mais qui, laissé seul à lui-même entre les débris du Colysée et les inscriptions effacées des tombeaux entr' ouverts, redemandait la tribune des Gracques et promettait de créer des Romains; Rienzi, avec son audace et son génie, ne semblait qu'un séditieux et mourait oublié.

**Villemain.**

## Corneille et Racine.

Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle, dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité, dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l' un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le mérite des ouvrages du second doit croître et s' agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières. Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance: un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme.

Quant au mérite personnel, la différence des époques peut les rapprocher malgré la différence des ouvrages; et si l' imagination veut s' amuser à chercher des titres de préférence pour l' un ou pour l' autre, que l' on examine lequel vaut le mieux d' avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit

des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées: Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

**Laharpe.**

## Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu.

---

Rousseau a cette vigueur de coloris qui grossit merveilleusement les objets; Montesquieu cette vigueur de trait qui pénètre à fond: l'un heurte de front toutes les opinions dominantes; l'autre les soumet à son empire. Montesquieu semble avoir étudié au milieu du sénat romain, Rousseau du haut des Alpes: le premier défend la chose publique en dictateur sublime; celui-ci, en tribun véhément. Lisez l'un, vous croyez assister à l'assemblée générale des nations, et vous y apprenez la sagesse qui peut tout rétablir: lisez-vous l'autre, vous croyez assister à une assemblée de courageux républicains, et vous y puisez l'audace qui peut tout renverser.

Au nom de la liberté, de la vertu, du courage, de l'amour et de l'amitié, Rousseau agite et quelquefois dérange les fibres les plus sensibles de notre cœur par la profondeur de ses idées, par l'étendue de ses systèmes, par l'ensemble de ses connaissances; Montesquieu exerce et féconde toutes les facul-

tés de notre entendement: l'un enflamme les têtes et l'autre les mûrit.

**La Rousséana.**

## Molière et la Fontaine.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; la Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de la Fontaine plus délicat et plus fin: l'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge mieux des sottises d'au-

trui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la societé; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; aprés la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux; corrigé par la Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule, il serait raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

**Chamfort.**

## Jean-Jacques Rousseau et Buffon.

---

J. J. Rousseau a l'éloquence du génie; Buffon, le génie de l'éloquence.

Rousseau analyse chaque idée; Buffon généralise la sienne et ne daigne particulariser que l'expression.

Rousseau démêle et réunit toutes les sensations qu'un objet fait naître: Buffon ne saisit que les plus grandes et les combine pour en composer de nouvelles.

Rousseau semble avoir écrit pour des auditeurs, et Buffon pour des lecteurs.

Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau, on voit qu'il s'enivre de sa pensée; il s'y complait et tourne autour d'elle jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée dans ses plus petites nuances; c'est un cercle qui, dans l'onde la plus pure, s'élargit souvent au point de disparaître. Lorsque Buffon présente une vue générale, on dirait un faisceau, une masse d'idées dont le mouvement est toujours accéléré par de nouvelles pensées et qui frappent avec d'autant plus de force, qu'elles sont plus éloignées du point d'où elles partent.

Rousseau, par une suite de son caractère, se fait presque toujours le centre de ses idées; elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres au sujet, et l'ouvrage ne présente que l'ouvrier; Buffon, par une connaissance intime et du sujet et de l'art, rassemble toutes les opérations de l'esprit pour révéler les mystères et développer les œuvres de la nature; il grave tout ce qu'il peint et féconde tout ce qu'il touche.

Enfin Rousseau, par l'activité de son génie, a imprimé le mouvement à tous les sens que donne la nature; et Buffon, par une plus grande activité, semble s'être créé un sens de plus.

**Hérault de Séchelles.**

# DEUXIÈME PARTIE.

## VERS.

### Prosodia y medicion de los versos franceses.

1.ª La versificacion francesa tiene versos alejandrinos ó de doce sílabas, decasílabos, de nueve, ocho, seis, cinco, cuatro y aun de tres sílabas.

2.ª En la medicion del verso, se debe de tener por nula la *e* muda final de diccion, cuando la voz siguiente empiece con vocal ó *h* muda. En final de verso, tambien son nulas la *e* muda, la sílaba muda *es*, y la terminacion *ent* de tercera persona de plural de verbo.

3.ª *aient* y *oient* finales de tercera persona de plural de verbo, se tienen por una sola sílaba, aunque estén en medio del verso.

4.ª En la versificacion francesa, se permite el hiato, solo en el caso de acabar una palabra en *ué*, *ie*,

*ée*, empezando con vocal la voz que sigue; en cuyo caso la *e* muda es nula, y las dos vocales que forman el hiato, se tienen por dos sílabas.

5.ª La sílaba final de un verso no tiene relacion prosódica con la primera sílaba del verso que sigue.

6.ª Los versos se dividen en masculinos y femeninos. Son masculinos, todos los que no acaban con *e* muda, con la sílaba muda *es*, ó con *ent*, tercera persona de plural de verbo.

7.ª Atendiendo á la division que precede, no puede haber cuatro versos masculinos seguidos, ni cuatro femeninos. En general, se debe procurar el que no vayan mas de dos masculinos ó dos femeninos seguidos.

8.ª Un verso alejandrino tiene dos hemistiquios de seis sílabas cada uno; los decasílabos, dos hemistiquios: el 1.° de cuatro, y el 2.° de seis sílabas; los de nueve sílabas, dos hemistiquios: el 1.° de tres, y el 2.° de seis sílabas; los de ocho, dos hemistiquios de cuatro sílabas cada uno; los de siete, dos hemistiquios: el 1.° de tres, y el 2.° de cuatro sílabas. Los demás versos no tienen division; y, con respecto á los de ocho y siete sílabas, no es preciso que el primer hemistiquio acabe con la palabra.

Nota. En francés, no hay versos asonantes.

## APLICACION.

12. Mercédès, chaste fleur, de ta vie à l'aurore
Les ombres de la mort te couvrirent soudain...
10. Lieux enchantés où ma vive jeunesse
Goûtait naguère un bonheur calme et pur...

9. Tout mortel est sujet au malheur.
8. Des moments les heures sont nées.
7. La cigale ayant chanté
3. Tout l'été.....
6. L'homme s'agite en vain,
   Car Dieu dispose enfin.
5. Petit à petit,
   L'oiseau fait son nid.
4. L'homme propose
   Et Dieu dispose.

## Au pays natal.

Lieux enchantés où ma vive jeunesse
Goûtait naguère un bonheur calme et pur;
Fleuri vallon, rivière enchanteresse
Où complaisant se mire un ciel d'azur;
Bruyant ruisseau, délicieux ombrages,
Côteaux ornés de pampre et de raisin,
Le laboureur, loin des mondains orages,
Habite heureux votre séjour divin.
Ah! si pour vous encore un cœur soupire,
Redites-lui vos secrètes douceurs:
Venez, venez aux accords de ma lyre
De mon esprit enflammer le délire
Et le bercer de riantes couleurs.

Jours fortunés! à l'aube printanière
Je dirigeais mes pas vers le bosquet

Où, scintillant l'étoile matinière,
J' allais cueillir un odorant bouquet.
Le murmure des eaux, du rossignol le chant
Vibraient harmonieux à mon ame attendrie;
Le feuillage agité par un souffle naissant
Venait bercer parfois ma douce rêverie:
J' écoutais, contemplant dans un muet silence
Et le vert du gazon paré de blanches fleurs,
Et de phébus levant la magique cadence,
Et les flots se brisant sur les saules-pleureurs.

Sombres rochers dont la noble structure
Imprime à l' ame un élan vers les Cieux.....
Le voyageur, capricieuse nature,
Porte sur vous l' hommage de ses yeux.
Ah! bien des fois mes courses vagabondes
Avaient pour but d' admirer vos beautés:
Je pénétrais dans vos grottes profondes;
Puis, gravissant vos sentiers escarpés,
Je me croyais posé dans un nuage
Et balancé par le sylphe enchanteur;
Je frissonnais, doutant de mon courage,
Impatient d' atteindre la hauteur.

Assis sur le sommet de ces blocs pittoresques,
Saisi d' admiration, mon œil plongeait autour
D' enthousiastes regards sur les formes grotesques
De châteaux-forts ruinés et d' une vieille tour;
Et mon esprit alors interrogeant l' histoire,
Le puissant souvenir des célèbres Romains
me disait: «c' était là que rayonnants de gloire
César et ses légions régnaient en souverains.

Quatre siècles plus tard la puissance tranquille
Du peuple-roi vaincu dans la fange roulait;
Et du fier Visigoth, à la fureur docile,
L' étendart triomphant en ces lieux dominait.»

Soudain l' air menaçant et couvert de lauriers
Le Roi des Ostrogoths se dressait en silence;
Et devant sa grandeur les humbles messagers
De Rome décrépite imploraient la clémence:
Le sort en est jeté, point de grâce, dit-il:
Il faut que sous le joug Rome incline un front vil,
Et que sa destinée en un jour s' accomplisse,
Et que sur ses débris mon nom seul retentisse!
Et le visage empreint de livide pâleur
Les envoyés soumis, à la ville éternelle
Allaient dire tremblants et la haine mortelle
Pour Rome du héros, et sa féroce ardeur.

Après un court repos, ma docile mémoire
Franchissait de mille ans l' intéressante histoire:

Sous les Valois directs les luttes des seigneurs,
Appelés féodaux, décimaient la contrée;
Et l' Anglais élevant des droits usurpateurs
A l' appui des efforts d' Isabeau couronnée,
Avide, arma plusieurs vaisseaux envahisseurs
Et sur le sol français établit une armée.

Non loin de là gisaient les restes d' une ville
Occupée à grands frais dans ces temps malheureux
Par les fils d' Albion. D' Orléans jusqu' à Lille
Jeanne d' Arc inspirée, au regard lumineux,

Enflamma les esprits..... et plus tard dans leur île
Charles sept refoula ces hôtes dangereux.

Tour à tour agité par la haine et l'orgueil
L'obligeant naturel s'exprime en son langage:
Le léopard anglais brisa contre l'écueil
La griffe qui jadis vint assouvir sa rage
Sur ces rocs sourcilleux par le meurtre et l'outrage.
Qu'il repose impuissant au fond de son cercueil!

Santander, Mars 1854. **L. Chartrou.**

## La chute des feuilles.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
»Bois que j'aime, adieu, je succombe:
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit: «Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour le dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,

Tu t' inclines vers le tombeau;
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.»

Et je meurs! De leur froide haleine
M' ont touché les sombres autans;
Et j' ai vu comme une ombre vaine
S' évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère;
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais dans la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée.»

Il dit, s'éloigne et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe:
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

**Millevoye.**

## La cigale et la fourmi.

La cigale ayant chanté
Tout l' été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine
La priant de lui prêter
Quelques grains pour subsister
Jusqu' à la saison nouvelle:
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l' oût (1), foi d' animal,
Intérêt et principal.—
La fourmi n' est pas prêteuse,
C' est là son moindre défaut:
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.—
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.—
Vous chantiez! j' en suis fort aise.
Hé bien, dansez maintenant.

**La Fontaine.**

(1) Época de la recoleccion del trigo.

## Une promenade de Fénélon.

Parler de Fénélon, c'est un titre pour plaire;
Trop heureux si mes vers emportent ce salaire,
Si de ce nom chéri le puissant intérêt
Me fait obtenir grâce et vaincre mon sujet.
Ce sujet, je l'avoue, est un rien, peu de chose,
Un fait que j'aurais peine à bien conter en prose,
Tant l'histoire en est simple, et je l'essaie en vers.
Hélas! par ce récit, un ami des plus chers
Me fit, il m'en souvient, verser de douces larmes;
Aura-t-il dans ma bouche aujourd'hui mêmes charmes?
Il n'y faut pas compter; mais, encore une fois,
Sur tous les tendres cœurs Fénélon a des droits.

Une main plus savante a produit sur la scène
Du prélat de Cambrai l'âme sensible, humaine;
Elle a fait reconnaître, aux traits dont il le peint,
L'ange, le philosophe, et l'apôtre et le saint.
Ce digne monument suffirait à sa gloire;
J'offre encore une fleur à sa douce mémoire,
Et par un trait vulgaire et sans art raconté,
Je ne veux cette fois louer que sa bonté.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénélon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple;
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple:

Il parlait, et les cœurs s' ouvraient tous à sa voix,
Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur il allait s' égarer.
De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer!
Jamais un vain orgueil ne le presse d' écrire;
Sa gloire est d' être utile: heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu.

Ses regards animés d' une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même.
Il visite souvent le villageois qu' il aime.
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s' assied au milieu d' eux,
Ecoute le récit de peines qu' il soulage,
Joue avec les enfants et goûte le laitage.

Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d' un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit: une famille y pleure.
Il entre, et sur-le-champ faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
O ciel! c' est monseigneur!.. On se lève, on s' empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
»Qu' avez-vous, mes enfants? d' où naît votre chagrin?
Ne puis-je le calmer? versez-le dans mon sein;
Je n' abuserai point de votre confiance.»

»Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez rien;
Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien:
Nous n'avions qu'une vache!... hélas! elle est perdue;
Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue;
Notre pauvre Brunon!... nous l'attendons en vain!..
Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
Peut-il être un malheur au nôtre comparable?
»Ce malheur, mes amis, est-il irréparable?
Dit le prélat; et moi, ne puis-je vous offrir,
Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
En place de Brunon, si j'en trouvais une autre?»
»L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps!
Eh! comment l'oublier? ni nous, ni nos enfants,
Nous ne serons ingrats!... C'était notre nourrice!
Nous l'avions achetée étant encor génisse!
Accoutumée à nous, elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait!
Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
Trois marques seulement plus blanches que l'ivoire,
Ornaient son large front et ses pieds de devant.
Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
Il montait sur son dos, elle le laissait faire.
Je riais; à présent nous pleurons au contraire.
Non, monseigneur, jamais, il n'y faut plus penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer.»
Fénélon écoutait cette plainte naïve:
Mais pendant l'entretien, bientôt le soir arrive.
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps;
Il promet, en partant, de revoir la famille.

«Ah! monseigneur, lui dit la plus petite fille,
Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
Nous la retrouverions.»—«Ne pleurez pas, adieu.»
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées:
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout-à-coup à ses yeux un objet s'est montré:
Il regarde... Il croit voir... Il distingue en un pré,
Seule, errante et sans guide, une vache: c'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle.
Il ne peut s'y tromper! Et soudain empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant: et Brunon complaisante,
Loin de fuir, vers lui s'avance et se présente;
Lui-même satisfait la flatte de la main.

Mais que faire? Va-t-il poursuivre son chemin?
Retourner sur ses pas ou regagner la ville?
Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille.
«Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et, par mes soins,
Elle leur coûtera quelques larmes de moins.»
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.
Venez, mortels si fiers d'un vain, d'un faux éclat,
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore;
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau?
Le voilà fatigué de retour au hameau;

Hélas! à la clarté d' une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière.
Il arrive à la porte: «Ouvrez-moi, mes enfants,
Ouvrez-moi, c'est Brunon, Brunon que je vous rends.»
On accourt: ô surprise! ô joie! ô doux spectacle!
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle!
«Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux
Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux;
Pour nous faire plaisir il a pris sa figure,
Aussi n' ai-je pas peur, oh! non, je vous assure,
Bon ange!...» En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous tombent à ses pieds.
«Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange!
Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange;
J' ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler
Je revenais vers vous; que n' ai-je pu voler!
Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.»
«Quoi! tant de peine! ô ciel! vous avez pu la prendre,
Et vous-même!» Il reçoit leurs respects, leur amour:
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle: «C' est donc ainsi que tu nous laisses;
Mais te voilà!» Je donne à penser les caresses!
Brunon paraît sensible à l' accueil qu' on lui fait.
Tel au retour d' Ulysse, Argus (1) le reconnaît.
«Il faut, dit Fénélon, que je reparte encore:
A peine dans Cambrai serai-je avant l' aurore;
Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison.»
«Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison;
On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes!

---

(1) Argus, chien d' Ulysse.

Vous êtes tant aimé! prévenez leurs alarmes.
Mais comment retourner, car vous êtes bien las!
Monseigneur, permettez.. nous vous offrons nos bras;
Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage.»
D' un peuplier voisin on abat le branchage;
Mais le bruit au hameau s' est déjà répandu:
Monseigneur est ici! chacun est accouru,
Chacun veut le servir: de bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu' on tapisse partout de fleurs, d' ombrages frais,
Des branches au-dessus s' arrondissent en dais;
Le bon prélat s' y place, et mille cris de joie
Volent au loin; l' écho les double et les renvoie.
Il part; tout le hameau l' environne et le suit!
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit:
Le cortége bruyant qu' égale un chant rustique,
Marche... Honneurs inconnus, et gloire pacifique!
Ainsi par leur amour Fénélon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

**Andrieux.**

## A la mort de Mercedes de Castro.

Mercédès, chaste fleur, de ta vie à l' aurore
Les ombres de la mort te couvrirent soudain.
Ah! si pour quelque temps la cruelle eût encore
Fait trève et détourné son inflexible main!

Vingt ans et des yeux bleus et blonde chevelure,
Et la grâce physique et le charme moral,
Vingt ans, riche, adorée..... ô bizarre nature,
Tes lois ont pour nos cœurs un dénoûment fatal!

Vingt ans et du ruisseau ne plus voir l' onde claire,
Du joyeux rossignol perdre les doux accents,
Cesser de respirer la brise salutaire
Quand tout sourit à l' ame et fait frémir les sens!

Vingt ans et renoncer à la plus tendre mère,
A de nombreux amis, au fiancé de son cœur,
Terrible cruauté! désillusion amère
Pour un père idolâtre..... ô factice bonheur!

Mercédès, vierge pure, essence de Dieu même,
Ta vertu mérita le glorieux séjour;
Et l' ange des destins, à ton heure suprême,
Sourit et t' emporta sur son aile d' amour.

Nous prions Dieu pour toi. Que dis-je... téméraire!
Une vierge céleste a pouvoir surhumain:
Accorde à tout jamais protection tutélaire
A qui de ton enfance a dirigé la main.

Et nous amis, et nous répandrons sur ta tombe
Le baume religieux dont tu nous fis présent,
Afin que comme pluie abondante il retombe
Du sein de l' Eternel sur nos cœurs bienfaisant.

Madrid, Septembre 1858. **L. Chartrou.**

## Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France....
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine....
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure...
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?...
De tant d'amis ne me parlez-vous pas !

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,

Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maitre,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas....
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

**Béranger.**

## La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

—

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant: Regardez bien, ma sœur:
Est-ce assez! dites-moi; n'y suis-je point encore?
Nenni.-M'y voici donc?-Point du tout.-M'y voilà?
—Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

**La Fontaine.**

## La distribution des Prix.

Voici, voici le jour des triomphes classiques!
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques:
Prenons place; voyons, sous d'équitables lois,
Distribuer des prix où j'eus part autrefois.
Le long de ces gradins la jeunesse en attente
S'agite entre l'espoir et le doute flottante.
A ces jeux solennels le prince du sénat
Donne par sa présence un plus digne apparat.
Ah! je vois déployer la liste triomphale!
J'entends nommer l'enfant que le talent signale:
Place au vainqueur! Il passe, il reçoit le laurier
Au bruit de la timbale et du clairon guerrier.
Jamais triomphateur dans la poudre olympique,
Jamais, la palme au front, poète dramatique
N'a senti le plaisir plus avant dans son cœur.
Les mains s'entre-frappant accueillent le vainqueur;
On le fête au retour, et partout son nom vole:
Monté sur ce théâtre, il est au Capitole.
Qu'au sortir de ces lieux il lui tarde, en chemin,
De revoir ses parents les palmes à la main!
Sa mère l'attendait, et, pleine d'allégresse,
Contre son sein ému le presse avec tendresse:
Ainsi la Spartiate embrassait ses enfants,
Qui des Perses jadis revenaient triomphants.
Tels sont les fruits heureux des écoles publiques,
Et des esprits rivaux les combats pacifiques.
O puissant aiguillon de la rivalité!
Tout languit sans le feu de ton activité.

Parmi tous ces enfants qu'assemblent les lycées,
Le concours des instincts échauffe les pensées;
On s'évertue, on peut ce qu'on a cru pouvoir;
Peu remportent le prix, mais tous en ont l'espoir;
La chaleur tient au nombre. Où sont-ils les poètes,
Les orateurs formés en de froides retraites?
Quel mortel fit son nom et se survit encor,
Qui n'ait des bancs publics pris son premier essor?

**Lemierre.**

## Le lion et le rat.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi:
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rêts
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

**La Fontaine.**

## Le petit savoyard á Paris.

J' ai faim: vous qui passez, daignez me secourir;
Voyez: la neige tombe, et la terre est glacée.
J' ai froid: le vent se lève et l' heure est avancée,
Et je n' ai rien pour me couvrir.

Tandis qu' en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j' y pleure bien souvent.
Donnez: peu me suffit; je ne suis qu' un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

On m' a dit qu' à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu' ici le riche aidait le pauvre dans ses peines.
Hé bien! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire;
Où me faut-il courir? dites, j' y volerai.
Ma voix tremble de froid; hé bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m' écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j' en entends le bruit)
Finir son heureuse journée;
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m' asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu' on partageait le soir,

Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit quand j'ai fui ta demeure:
«Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.»
Hélas! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?

Non, l'on ne meurt point à mon âge,
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer?... que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim!

Et faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige en tombant le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

«Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure:
Les orphelins sont nos enfants.»

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère..
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

**Guiraud.**

## Le renard et les raisins.

Certain renard gascon (1), d'autres disent normand (2)
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il (3) pas mieux que de se plaindre?

**La Fontaine.**

## Le café.

Il est une liqueur, au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire:
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur.
Aussi quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur ce réchaud brûlant, moi seul tournant ta graine,

(1) *Gascon*, fanfarron, descarado.
(2) *Normand*, disimulado, engañoso.
(3) *Fit-il*, por *Ne fit-il*. Expresion familiar, hoy propia de los barrios bajos de París.

A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix qu'arment ses dents de fer,
Je fais en le broyant crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt; du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi!
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

**Delille.**

## A l'Éternel.

SONNET.

Auteur de l'univers, source éternelle et pure,
Mon cœur ému te rend un tribut solennel
D'adoration: Seigneur, par ton souffle immortel

L'homme à jamais devint ton humble créature.

Dieu puissant, résigné le philosophe endure
Les revers d'ici-bas, partage du mortel:
Oserais-je nier ton amour paternel
Quand ta bonté s'étend sur toute la nature?

Du destin des mortels ta sagesse est l'arbitre;
Et révérant soumis tes décrets, un chapitre
D'hymnes d'amour sera par ma lyre chanté.

Dans tout cœur affligé qu'un doux espoir rayonne!
Souris à l'orphelin; force à la veuve donne,
Au misérable pain, au malade santé.

Cáceres, Janvier 1864. **L. Chartrou.**

## Derniers moments d'un jeune poete.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère:
Qu'il meure, et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité:
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t' entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remord né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D' être faible dans les malheurs.

J' éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l' incorruptible avenir:
Car ils épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu' ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L' innocence et son noble orgueil;
Vous qui pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J' apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j' arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j' aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l' homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d' amis sourds à mes adieux!
Qu' ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée
Qu' un ami leur ferme les yeux!

**Gilbert.**

## Le loup et l'agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.—
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.—
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.—
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.—
Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous, ne m'épargnez guère
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge:
Là-dessus au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

**La Fontaine.**

## A la douleur paternelle.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met dans l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où la raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
*Avecque* son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont leur pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas les rois.

**Malherbe.**

## Le renard et la cigogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à diner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts
Le galant pour toute besogne
Avait un brouet clair (1); il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé (2) le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très fort sa politesse,
Trouva le diner cuit à point:
Bon appétit surtout: renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,

(1) *brouet clair,* especie de papilla muy clara.
(2) *lapé,* sorbido á lengüetadas.

En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

**La Fontaine.**

## A la Vierge.

SONNET.

Vierge, *salve*, *salve*. De ton amour
Les doux rayons, du glorieux Empyrée,
Répands sur nous: la palme désirée
Embellira de la mort l'heureux jour.

Vierge immortelle, en ce triste séjour
Sois de nos cœurs la relique sacrée,
Un brillant phare à toute ame égarée
Loin du sentier de la céleste tour.

Trois fois le jour, de la sacrée enceinte
Lorsque l'airain á notre oreille tinte,
Nous t'élevons nos cœurs reconnaissants.

Gloire à ton nom, gloire à Dieu, qui révèle
Son doigt divin à l'ingrat, au rebelle,
A l'humble, au pauvre, aux riches, aux puissants.

Cáceres, Janvier 1864. **L. Chartrou.**

## La mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur tous les traits;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.
Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
«Qu'elle meure! Elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...»
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brillante énergie,
L'amour du nom Français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faiblir, elle baissa la tête
Et se mit à pleurer.
Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!
Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout-à-coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé,
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne encore menaçante
Montre aux Anglais son bras à demi-consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est desarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: «O France! ô mon roi bien-aimé!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès:
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!
Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats,

Semer sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie:
«A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!»

**Casimir Dalavigne.**

## A Marie.

En souvenir je vois au sein de tes vallées
Tes yeux dont le regard, lumières étoilées,
Fait tressaillir le cœur,
Et qui, reflet de l'ame, à mon ame osait dire:
Pour toi seul m'anima du plus tendre délire
Le souffle créateur.
Puis comme une rosée abondante et féconde
Ou comme les rayons dont le soleil m'inonde,
Des sons doux et vibrants
Coulaient harmonieux de tes lèvres de rose,
Et glissaient sous le voile où mon ame était close
Leurs soupirs enivrants.

En souvenir je vois ta blonde chevelure
Livrer au gré des vents, ondoyante parure,
De riches boucles d'or;
Ta blanche main, ton pied, tes lèvres purpurines,
La neige de tes dents, de grâces enfantines
Poétique trésor!
Ah! je fus pour ton cœur un songe de lumière
Qui devait s'éclipser à ta chaste paupière
Et la mouiller de pleurs....
Et pourtant, Dieu le sait, nul amour de mon ame

N' embrasa les replis d' une aussi pure flamme,
O fille des pasteurs!

En souvenir j' entends une voix angélique
Me dire avec amour, d' un sourire magique:
»A l'autel de l'hymen...«
Inutiles efforts, le faux attrait du monde
M' entraîna... comme un gouffre ensevelit dans l' onde
Un impuissant humain.
Sèche tes pleurs, car Dieu d' un accent de tendresse
Chanta dans ton cœur pur: »colombe enchanteresse,
Fuis le contact mortel!
Et vous, anges, venez et qu' un concert résonne;
Préparez, préparez l' immortelle couronne
A l' épouse du Ciel.«

*Et le voile sacré tomba sur la paupière*
*Qui pleura... Respectons la divine lumière.*

Santander, Mars 1854. **L. Chartrou.**

## Hymne de l' enfant á son réveil.

O Père qu' adore mon père!
Toi qu' on ne nomme qu' à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N' est qu' un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c' est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une ame aussi pour te connaître!

On dit que c' est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare;
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n' aurait point des fruits.

Aux dons que ta bonté mesure,
Tout l' univers est convié;
Nul insecte n' est oublié
A ce festin de la nature.

L' agneau broute le serpolet;
La chèvre s' attache au cytise;
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L' alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur;
Le passereau suit le vanneur,
Et l' enfant s' attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don,
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l' aurore,
Que faut-il? prononcer ton nom.

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.

Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie!

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que nos humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges!

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon ame la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu' avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

Et que ma voix s' élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l' urne embaumée
Dans la main d' enfants comme moi!

**Lamartine.**

## Pour les pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l' entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés.

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres,
S' arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Un père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: »Pour un seul que de biens!
»A son large festin que d'amis se récrient!
»Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
»Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!»

Et puis à votre fête il compare en son ame
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau!
Et sur un peu de paille étendue et muette
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines:
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines,
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: Jouissez! aux autres: Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains nous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache!
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant;
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,

Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: «Buvez! Mangez»! c'est ma chair et mon sang.»

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos ames,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: «Il a pitié de nous.»
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez pour être aimés du Dieu qui se fit homme;
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,

Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

**Victor Hugo.**

## A la mémoire de Quijano.

---

SONNET.

—

Vertueux Quijano, ton sublime courage,
A l'aspect du fléau ta noble charité,
Sur les ailes du temps à la postérité,
Couvrant ton nom d'amour, voleront d'âge en âge.

Des mortels fortunés le plus bel apanage
Fut et sera toujours la sainte humanité:
Que vaut aux conquérants leur immortalité,
S'ils semèrent partout le sang et le ravage?

Dors en paix, sois béni: d'Alicante les cœurs
Un digne monument à ta chère mémoire
Ont élevé du sein de leur tristesse en deuil.

Chaque année, à l'envi, par de touchants honneurs,
De tes nobles actions éternise l'histoire
Et couronne de fleurs ton révéré cercueil.

Alicante, Janvier 1869. **L. Chartrou.**

# TROISIÈME PARTIE.

## SUPPLÉMENT.

| Phrases á sens figuré. | Frases de sentido figurado. |
| --- | --- |
| Je me suis abreuvé de larmes. | He llorado mucho, y sin consuelo. |
| Louis XI et Richelieu se sont abreuvés de sang humain. | Luis XI y Richelieu derramaron mucha sangre humana. |
| Il ne faut jamais afficher son talent. | No se debe jamás hacer ostentacion de su talento. |
| J'aime la musique à la folie. | Me gusta la música con delirio. |
| Allez au-devant de ses désirs, et il vous traitera comme son propre fils. | Prevenid sus deseos, y os tratará como si fueseis su propio hijo. |

Les courtisans sont allés au-devant du Roi.

Nous sommes allés à Chambéry sur la commodité de nos jambes.

J'ai eu de la peine à réussir.

J'ai eu des propos avec mon frère.

Vous avez des vues louables.

C'est avoir du front!

C'est être effronté!

J'ai les preuves en main.

Le pauvre diable est bien grêlé. (fam.)

Il a la figure grêlée. Il est grêlé de figure. fam.

J'ai eu la mort entre les dents.

C'est une tête timbrée.

Il est timbré.

Jean a bon cœur, mais il a la tête près du bonnet. (fam.)

Jean a la vue basse.

Louis a la cœur sur la main.

J'ai le ventre creux. (familiar.)

Louis et Pierre ont fait

Los cortesanos han ido á recibir al rey.

Hemos ido á Chamberí en el coche de San Francisco.

Me ha costado trabajo el salir bien.

He tenido palabras con mi hermano.

V. tiene miras laudables.

Es tener mucho descaro

Es ser muy descarado.

Tengo las pruebas en la mano.

El pobre diablo está muy tronado.

Tiene pintas de viruelas.

He tenido la muerte entre los dientes.

Es un calavera, un loco.

Es un medio loco.

Juan tiene buen corazon, pero se enfada con facilidad.

Juan es corto de vista.

Luis tiene el corazon en la mano.

Tengo necesidad de comer.

Luis y Pedro han hecho

un discours, mais Pierre l'a emporté sur Louis; mais Pierre a eu le dessous.

Il a le diable au corps d'avoir fait une t elle action. (fam.)

Ils ont déjeuné à l'hôtel et ils en sont revenus un peu gris.

Pierre se grise souvent. (vulg.)

Quand il est gris, on ne peut lui adresser la parole. (vulg.)

J'aurai l'œil au guet.

Ce malheureux n'a ni feu ni lieu.

Il est dans la manche du Ministre. (fam.)

J'abonde dans votre sens.

Nous avons en cet orphelin sur les bras pendant six ans.

J'ai une dent contre cet homme. (vulg.)

Je suis tout oreilles et ne puis rien entendre.

Il a baissé son caquet devant moi. (vulgar.)

Il a fait jouer en vain

un discurso, pero Pedro ha superado á Luis; pero Pedro ha sido inferior á Luis.

Es de la misma piel del diablo con haber hecho semejante accion.

Han almorzado en la fonda y han vuelto medio beodos.

Pedro se emborracha á menudo.

Cuando está bebido, no se le puede dirigir la palabra.

Estaré alerta.

Ese desgraciado no tiene casa ni hogar.

Le quiere y protege mucho el Ministro.

Abundo en el sentido de V.

Hemos tenido á este huérfano á cargo durante seis años.

Tengo rencor á ese hombre.

Presto el oido con toda atencion y no oigo nada.

Ha bajado el pico delante de mí.

Ha empleado en vano

tous les ressorts de son talent.

Nous avons joué au billard et je l'ai battu à plate couture. (fam. y vulg.)

L'armée bat aux champs.

L'auditoire a battu des mains à l'aspect de l'acteur.

Louis voulait se marier avec ma sœur, mais celle-ci a battu froid. (familiar y vulgar.)

Il ne sait pas battre la mesure.

Il bat la campagne.

Antoine préfère battre le pavé que de se livrer à une occupation utile. (familiar.)

Le pauvre diable en est réduit à battre le pavé. (fam.)

Où est mon frère? Il est à battre le pavé des rues avec trois ou quatre polissons comme lui. (fam.)

Je bats le pavé depuis sept heures du matin jus-

todos los resortes de su talento.

Hemos jugado al billar y le he batido completamente.

El ejército toca la marcha.

El auditorio ha aplaudido al actor al verle.

Luis queria casarse con mi hermana, pero esta se ha desdicho.

No sabe llevar el compas.

Está diciendo disparates; está delirando el enfermo.

Antonio prefiere holgazanear por las calles que dedicarse á alguna ocupacion útil.

El pobre diablo está sin destino, sin trabajo.

Dónde está mi hermano? Está corriendo las calles con tres ó cuatro pilletes como él.

Estoy de movimiento por la calle desde las siete

qu'à dix heures du soir. (fam. y vulg.)

Vous me cassez la tête.

Cette musique m'écorche les oreilles.

Barcelone et Ségovie battent monnaie.

Louis est à bayer aux corneilles devant tous les magasins.

Brisons là-dessus.

Mon père se casse à vue d'œil.

Je connais mon monde. (fam.)

Ils ont couché à la belle étoile.

La sentinelle le coucha en joue.

J'ai couché votre compte sur mon journal.

Je couperai court, car je suis très-pressé. (fam.)

Coupez court, s'il vous plait. (fam.)

Les racines des sciences sont amères, mais le fruit en est doux.

Mon frère s'est déchaîné contre moi.

de la mañana hasta las diez de la noche.

V. me rompe la cabeza.

Esta música me desgarra los oidos.

Barcelona y Segovia acuñan moneda.

Luis está mirando tontamente delante de todos los escaparates.

No hablemos mas de eso

Mi padre decae visiblemente.

Sé perfectamente con quien trato.

Han dormido en medio de la calle.

El centinela le apuntó con el fusil.

He anotado vuestra cuenta en mi diario.

Seré breve, pues tengo mucha prisa.

Haga V. el favor de ser breve.

El estudio de las ciencias es amargo, pero su fruto es dulce.

Mi hermano me ha abrumado de insultos; se ha declarado mi enemigo.

La mèche a été éventée.

Les deux adversaires se sont battus et l'un d'eux est resté sur le carreau.

Qu'est devenu Jean? Il est mort au monde.

Il ne sait que dire des platitudes. (vulg.)

Je lui ai donné son sac. (vulg.)

Louis a donné dans le piège.

Il se donne les airs d'un savant.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Je vous donnerai la main dans cette affaire.

Je vous donnerai un coup de main dans cette affaire.

Il a donné tête baissée dans le piège.

Jean m' a donné un bon coup de collier dans cet ouvrage. (muy vulg.)

Les journaux ont élevé son talent jusqu' aux nues.

Se ha descubierto el pastel.

Los dos adversarios se batieron y uno de ellos cayó muerto.

Qué se ha hecho de Juan? Ha muerto para el mundo.

No sabe decir mas que necedades.

Le he despedido; le he echado.

Luis ha caido en la trampa; lo ha creido todo.

Tiene pretensiones de sábio.

Tómese V. la molestia de sentarse.

Le daré á V. la mano en este negocio.

Ha dado de cabeza en el lazo; ha venido á mis fines sin saberlo.

Juan me ha dado un buen golpe de mano en esta tarea.

Los diarios han ensalzado su talento hasta las nubes.

Les pirates sont des écumeurs de mer.

Les insurgés en ont été quittes à bon marché, grâce au patriotisme et à l'éloquence de leur défenseur.

Au lieu de dire du bien de vous, il vous écorche sans cesse. (fam. y vulg.)

Il a épousé mon parti. (fam.)

J'ai étouffé cette mauvaise affaire.

Il a étranglé son discours. (fam. y vulg.)

Les deux partis en sont aux prises. (fam.)

Jean est dans les brouillards. (fam.)

Jean est gris. (fam.)

Jean est dans la vigne du Seigneur. (fam.)

Tu es bien de ton pays! (fam.)

Je suis entre l'enclume et le marteau. (fam.)

Venez me voir entre chien et loup. (fam.)

Je suis pressé.

Los piratas son ladrones de mar.

Los insurrectos han salido bien librados, gracias al patriotismo y elocuencia de su defensor.

En vez de decir bien de V., le desuella sin sin cesar.

Ha abrazado mi partido.

He podido hacer se echára tierra sobre este mal negocio.

Ha echado á perder su discurso.

Los dos partidos están declarados; están á las manos.

Juan está bebido, está peneque.

Eres bien de tu tierra; eres muy simple.

Estoy entre la espada y la pared.

Venga V. á verme al anochecer.

Tengo prisa.

Je suis très-pressé.
Tengo mucha prisa.

Tenez-vous ferme sur ves étriers. (fam.)
No ceda V.

Louis est sujet à caution.
No puede uno fiarse de Luis.

Il est à l'article de la mort.
Está muriéndose.

Il est à l'extrêmité.

Vous êtes un peu rond. (familiar.)
Es V. algo vivo, algo impaciente.

J'ai la bile noire. (familiar.)
Estoy de muy mal humor.

Lucien s'est frayé un chemin aux honneurs.
Luciano se ha abierto camino á los honores.

Philippe a fricassé tout son bien. (fam. y vulg.)
Felipe ha disipado todos sus haberes.

Il a gagné son procès, parce qu'il a graissé la patte aux avocats de l'adversaire. (muy familiar y vulgar.)
Ha ganado su pleito, porque ha untado la mano á los abogados del adversario.

Je lui ai jeté de la poudre aux yeux. (fam.)
Le he alucinado y me tiene por un potentado, un sabio, etc.

Je me suis insinué dans ses bonnes graces.
He sabido merecer su simpatía.

Vous vous jouez de moi!
Os burlais de mi!

Cet acteur a très-bien joué son rôle.
Este actor ha hecho muy bien su papel.

Vous n'avez pas su jouer votre rôle.
V. no se ha sabido manejar.

Il m'a joué le tour. fam.
Me la ha pegado.

Il m' a joué un mauvais tour.

Me ha hecho una mala partida.

Le doute est déjà levé.

Se ha salido ya de duda.

En 1854, les Français livrèrent plusieurs batailles aux Russes.

En 1854, los Franceses dieron varias batallas á los Rusos.

Je lui ai livré mon cœur et il m' a trahi.

Le entregué mi corazon y me ha vendido.

Il a mangé son blé en herbe.

Ha gastado sus haberes antes de heredar.

J' ai manqué le coup.

He errado el lance.

Vous avez manqué l'occasion.

V. ha perdido la ocasion.

Son père lui a mesuré les côtes. (fam.)

Su padre le ha medido las costillas.

Son père lui a secoué la poussière. (fam.)

Su padre le ha sacudido el polvo.

Je ne laisserai pas tomber l' occasion par terre.

No perderé la ocasion.

Il a évité l' orage.

Ha evitado su cólera; ha evitado el peligro que le amenazaba.

Elle a mis un enfant au jour.

Elle a mis un enfant au monde.

Ha dado un niño á luz.

Elle a donné le jour à un enfant.

Il a mis de l' eau dans son vin. (fam.)

Ha sentado la cabeza.

Il a mis du plomb dans sa tête. (fam.)

Avez-vous mis votre grammaire au jour?-Oui.

Ha dado V. su gramática á luz?—Sí.

Mettez-vous au fait.

Entérese V.

Je vais me mettre en devoir de travailler.

Me voy á disponer á trabajar.

Je suis en devoir de travailler. Je suis en train de travailler.

Estoy trabajando.

Ne vous mettez pas en peine de cela.

Pierda V. cuidado.

Je vais mettre mes ouvriers en train.

Voy á poner á mis obreros á la tarea.

Je lui ai mis la peur au ventre. (fam.)

Le he infundido miedo.

Les deux adversaires ont mis l'épée à la main pour une femme.

Los dos adversarios han tenido un desafío por una mujer.

N'allez pas mettre le feu aux étoupes. (fam.)

No vaya V. á avivar la contienda.

Je mettrai le holà entre mes frères. (fam.)

Haré que mis hermanos se entiendan; se reconcilien.

Mettez le holà parmi ces turbulents.

Acalle V. á esos turbulentos.

Je l'ai mis sur la voie.

Le he indicado los medios.

Le Ministre de la Guerra a mis l'armée sur un très bon pied.

El Ministro de la Guerra ha puesto al ejército en muy buen estado.

Je vais monter la garde

Voy á entrar de guardia

Avez-vous monté ma montre!

Ha dado V. cuerda á mi reloj? (de bolsillo).

Je ne l'ai pas encore montée.

Ma pendule n'est pas montée.

Il se monte facilment. (vulgar.)

Il se mordra les lèvres d'avoir fait une telle action.

Je lui ai prêté de l'argent, et je m'en mords les lèvres. (fam.)

Il était mort de peur.

Mouchez la chandelle, s'il vous plait.

Nous parlerons à mots couverts devant l'enfant.

Vous parlez un peu gras devant les enfants.

Il parle à tort et à travers.

Si je parle un peu haut, ils feront ma volonté.

Il a payé son tribut à la nature.

A l'approche des Espagnols, les Maures de Tétouan plièrent bagage. familiar.)

Ployez votre caractère.

Il s'est plongé dans le vice.

No le he dado cuerda todavia.

Mi reloj (de pared) no tiene cuerda.

Pronto se enfada.

Tendrá que sentir muchísimo el haber hecho semejante accion.

Le he prestado dinero, y lo siento muchísimo.

Estaba muerto de miedo

Haga V. el favor de despabilar la vela.

Hablaremos con disfraz delante del niño.

V. habla con poca reserva delante de niños.

Habla á tontas y á locas.

Si hablo con autoridad, harán mi voluntad.

Ha muerto.

Al aproximarse los Españoles, los moros de Tetuan tomaron el portante.

Doblegue V. su genio.

Se ha sumido en el vicio.

Les guerres portent coup au commerce et à l'industrie.

Je me porte bien.

Il se porte mal. Il ne se porte pas bien.

Il se comporte bien.

Il se comporte mal.

Vous prenez trop les choses à cœur.

Je prends ce procès à tâche.

Prenez votre temps.

Je vais prendre congé de vous.

Vous avez pris mon refus en mauvaise part.

Joseph est pris de vin.

Prenez garde! Gare!

Prenez garde de ne pas tomber.

J' ai pris mon sac. (vulgar.)

J' ai pris votre parti et vous n' êtes pas content?

Je prendrai mon parti.

Vous avez prêté l' oreille à la calomnie.

Il faut que je rabatte son caquet. fam. y vulg.

Las guerras paralizan el comercio y la industria.

Estoy bueno; tengo buena salud.

No está bueno; está malo; tiene mala salud.

Se porta bien.

Se porta mal.

V. toma las cosas muy á pecho.

Tomo este pleito por mi cuenta.

No se dé V. prisa.

Me voy á despedir de usted.

V. ha tomado mi negacion á mal.

José está borracho.

Tened cuidado. ¡Cuidado! ¡Allá va!

Tenga V. cuidado de no caerse.

Me he despedido de la casa para no volver.

He tomado parte por V. y no está contento?

Tomaré una resolucion.

V. ha dado oidos á la calumnia.

Es preciso que le haga bajar el pico.

Prenez la fuite!

Joseph et moi avons rompu.

Il m' a conté le fait du fil à l'aiguille. (fam.)

Nous nous sommes raccommodés. (vulg.)

Je relève de maladie.

Elle relève de couches.

N' allez pas déterrer les morts. (fam.)

Je l' ai rendu souple comme un gant. (fam.)

Tu es un écervelé.

N' éveillons pas le chat qui dort.

Il ne faut pas éveiller le chat qui dort.

Louis traîne voiture.

Louis roule carrosse.

Il soupire après les grandeurs.

Ce jeune homme soupire pour ma sœur.

On demande après vous

On demande après Jean

Mes chiens ont serré de près un beau lièvre.

Serrez de près cet enfant, sinon il finira mal.

Huya V.!

José y yo hemos regañado.

Me ha contado el hecho de cabo á rabo.

Hemos hecho las paces.

Salgo de enfermedad.

Ha dejado la cama de parida.

No vaya V. á desterrar á los muertos.

Le he puesto suave como un guante.

Eres un calavera.

No despertar al gato que duerme.

Luis gasta coche.

Luis gasta carretela.

Está soñando grandezas.

Este jóven está enamorado de mi hermana.

Preguntan por V.

Preguntan por Juan.

Mis perros han perseguido tenazmente una hermosa liebre.

Sujete V. á ese niño, sino acabará mal.

Tenez bon!

Tenez ferme!

La vie ne tient qu'à un fil.

Ils vous ont mis sur le tapis. (fam.)

Je lui ai tenu tête.

Il m'a tenu le bec dans l'eau pendant un an. fam.

Un seul bataillon a tenu tête à l'ennemi.

Je me suis tiré d'affaire

Je me suis tiré d'embarras.

Vous m'avez tiré de peine.

Il a su tirer parti de l'occasion.

Je suis tombé des nues à l'aspect imprévu du voisin, que je croyais mort

Il est tombé de Charybde en Scylla.

Il tire très-bien des armes.

Il fait très bien des armes.

Il touche dix mille francs de rente.

Si je touche de l'argent, j'achèterai une montre.

No afloje V. No ceda V. Defiéndase V. bien.

La vida está colgada de un hilo.

Le ha traido á V. en boca.

Le he hecho cara; no me ha dominado.

Me ha entretenido durante un año.

Un solo batallon ha hecho frente al enemigo.

He salido del lance.

He salido del apuro.

V. me ha sacado del apuro.

Ha sabido aprovecharse de la ocasion.

Me he quedado atónito al ver al vecino, á quien creia muerto.

Ha caido de Escila en Caribdis.

Juega muy bien al florete.

Cobra diez mil francos de renta.

Si cobro dinero, compraré un reloj.

Vous avez touché juste. (fam.) Vous avez touché la corde. (fam.)

V. ha dado en el hito.

Vous lui avez touché la corde sensible.

V. le ha movido el corazon; V. le ha hecho llorar.

C'est une girouette. C'est une tête de girouette.

Es un veleta; es muy versátil.

Il a tourné le dos. vulg.

Ha vuelto la espalda.

Il a tourné casaque. (vulgar.)

Ha vuelto la espalda; se ha desdicho.

Il vous tournera l'esprit.

Le volverá á V. el juicio.

Je suis entré dans ma chambre et j'y ai trouvé à dire.

He entrado en mi cuarto y he echado algo de menos, ó no estaba aviado.

Vous trouvez à dire à cela?

V. halla que decir á eso!

J'ai trouvé à redire à ta lettre.

He hallado que decir en tu carta.

J'ai découvert le fil de l'intrigue.

He descubierto el hilo de la intriga.

J'ai trouvé le nœud de la difficulté.

He hallado el nudo de la dificultad.

Nous avons tué le temps

Hemos pasado el rato.

Il sait vendre sa marchandise. (vulg.)

Posée el arte de hablar, de convencer, de salir bien

Il sait débiter sa marchandise. (vulg.)

Il vit au jour le jour.

Vive con estrechez.

Il ne prendra jamais la lune avec les dents. fam.

No será jamás ningun sabio; será siempre un tonto.

| | |
|---|---|
| Je vais tuer le ver. | Voy á desayunarme. |
| Voyez qu'elle touche! on dirait qu'il va prendre les oiseaux au vol. (vulgar y burlon.) | Mire V. qué facha! se diria que va á coger pájaros al vuelo. |
| Vous prenez blanc pour noir, et réciproquement. | V. toma blanco por negro y vice-versa. |

## Locuciones y modismos.

| | |
|---|---|
| Je suis tout en eau. Je suis tout en nage. | Estoy mojado como una sopa. (de agua ó sudor.) |
| Je suis à jeun. | Estoy en ayunas. |
| Il est à l'affût d'un lièvre. | Está al acecho de una liebre. |
| Je suis court d'argent. | Carezco de dinero. |
| Le malade s'est mis sur son séant et a pris du bouillon. | El enfermo se ha incorporado en la cama y ha tomado caldo. |
| Je suis en très bonne santé. | Estoy muy bueno. |
| Le malade est-il encore en vie? — Il est mort. | Vive todavia el enfermo?—Ha muerto. |
| J'ai été à la merci de cet homme. | He estado á merced de ese hombre. |
| Tu es une ganache. | Eres un chapucero. |
| Ils font très-bon ménage. Ils vivent en très bon ménage. | Viven en una perfecta armonía. (Los casados ó toda la familia.) |
| Je l'ai fait capot. | Le he dado capote. |

Je vous achète ce cheval à crédit.

J' ai pris le devant, les devants, l' avance, et cependant je lui donne dix points en trente.

Je le crois bien!

Maintenant je t' ai attrapé, et j'espère finir la partie avant toi.

Nous sommes égaux, mais je crois que vous gagnerez.

Je lui ai gagné le dessus, mais j' aurai bientôt repris le dessous.

Il ne fait que me gruger.

Il ne fait que gruger.

C'est un grugeur. vulg.

Il s' est insinué dans les bonnes grâces du miministre.

Ce musicien joue de tous les instruments.

Il est allé verser de l' eau.

Il est allé lâcher de l' eau.

Le général X. a présenté ó livré la bataille à l' ennemi.

Le compro á V. ese caballo fiado.

Le he adelantado, y sin embargo le doy diez tantos para treinta.

¡Ya lo creo!

Ahora te he alcanzado, y espero acabar la partida ántes que tú.

Estamos iguales, pero creo que V. ganará.

Le he adelantado, pero pronto me quedaré otra vez atrás.

Vive siempre á espensas mias.

Come siempre á espensas del prógimo.

Ha sabido merecer la simpatía y proteccion del ministro.

Este músico toca todos los instrumentos.

Ha ido á orinar.

El general X. ha dado la batalla al enemigo.

Ménagez vos paroles.

Hable V. con mas prudencia.

Ménagez votre santé.

Cuide V. por su salud.

Ménagez-vous.

Cuídese V.

Mon voisin a été mis à l'amende.

Mi vecino ha sido multado.

Mettez cet importun à la porte.

Eche V. á ese molesto.

J'ai mis mon domestique à la porte.

He echado á mi criado.

La ville a été mise à feu et à sang.

La ciudad fué puesta á sangre y fuego.

Je vous mettrai à la raison!

Le haré entrar á V. en razon!

Je vais te mettre à la raison, polisson!

Ya te voy á corregir, pillete! tunante!

Mettez les bons conseils à profit.

Haga V. caso de los buenos consejos.

J'ai mis, au hasard, la main dans le tiroir et je me suis piqué.

He metido, sin mirar, la mano en el cajon, y me he pinchado.

Je vais mettre cette lettre au net.

Voy á sacar esta carta en limpio.

A l'avenir, mets de l'eau dans ton vin; mets de l'eau au vin. (fam.)

En adelante, sé mas juicioso; sienta la cabeza.

Je me plains de vous.

Me quejo de V.

Je plains cet homme.

Compadezco á ese hombre.

Je vous plains.

Le compadezco á V.

Je ne plains pas les voleurs.

No me compadezco de los ladrones.

Je me plains des voleurs.

Me quejo de los ladrones.

Plaindre.

Compadecer, sentir, escasear.

Se plaindre.

Quejarse.

Je plains cette dépense.

Siento ese gasto.

Il se plaint la vie.

Hasta escasea su propio alimento.

Merci.

Gracias.

Merci bien.

Muchas gracias.

Je vous remercie.

Le doy á V. las gracias.

Je vous remercie bien.

Le doy á V. muchísimas gracias.

Je vous remercie infiniment.

Doy á V. infinitas gracias.

Il me fait la mine. vulg.

Me pone mala cara; no me habla.

Il est venu un Monsieur de très bonne mine.

Ha venido un caballero de muy buen porte.

Il est venu un Monsieur qui paraît comme il faut.

Ha venido un caballero que parece persona decente.

Il a mauvaise mine.

Tiene mala traza.

Tu as mauvaise mine ce matin. (vulg.)

Tienes mala cara esta mañana.

Jean ne fait jamais les choses comme il faut.

Nunca hace Juan las cosas con tino, ó con buena intencion.

C'est une personne comme il faut.

Es persona decente.

Le malade a très mauvaise mine aujourd'hui.

El enfermo tiene muy mala cara hoy.

**Nombres partitivos expresos sin artículo y sin preposicion. (Por el uso antiguo.)**

---

| | |
|---|---|
| J'ai faim. | Tengo hambre. |
| Je n'ai pas faim. | No tengo hambre. |
| J'ai bien faim. | Tengo mucha hambre. |
| J'ai très-faim. | |
| J'ai soif. | Tengo sed. |
| J'ai bien soif. | |
| J'ai très soif. | Tengo mucha sed. |
| J'ai beaucoup de soif. | |
| Je n'ai pas soif. | No tengo sed. |
| J'ai froid. | Tengo frio. |
| Je n'ai pas froid. | No tengo frio. |
| J'ai bien froid. | |
| J'ai très-froid. | Tengo mucho frio. |
| J'ai beaucoup de froid. | |
| J'ai chaud. | Tengo calor. |
| Je n'ai pas chaud. | No tengo calor. |
| J'ai bien chaud. | |
| J'ai très-chaud. | Tengo mucho calor. |
| J'ai beaucoup de chaleur. | |
| Il a mal de tête. | Tiene dolor de cabeza. |
| J'ai compassion de Louis. | Tengo compasion de Luis. |
| J'ai besoin de vous parler. | Tengo necesidad de hablarle á V. |
| Je prends part à votre malheur. | Tomo parte en su desgracia de V. |

J'ai eu part à l'héritage de mon père.

J'ai eu pitié de sa misère.

C'est dommage.

C'est bien dommage.

C'est grand dommage.

Il n'a pas honte de mentir.

Il a honte de vous parler.

Je n'ai pas envie de sortir.

Avez-vous envie de manger un morceau?

Pour le moment, je n'ai envie de rien prendre.

Parlez-vous Français?

Non; mais je parle Anglais et Italien ó l'Anglais et l'Italien.

Il a fait banqueroute.

Il a fait faillite.

Faites provision de viande et de fruit.

Les Prussiens et les Russes feront alliance.

Faites reflexion avant de vous résoudre.

Le Roi lui a fait grâce.

He participado de la herencia de mi padre.

Me he compadecido de su miseria.

Es lástima.

Es mucha lástima.

No tiene vergüenza de mentir.

Tiene vergüenza de hablar á V.

No tengo ganas de salir.

Tiene V. ganas de comer un bocado.

Por ahora, no tengo ganas de tomar nada.

Habla V. Francés?

No; pero hablo Inglés é Italiano.

Ha hecho quiebra.(fraudulenta.)

Ha hecho quiebra. (no fraudulenta.)

Haga V. provision de carne y fruta.

Los prusianos y los rusos harán alianza.

Reflexione V. antes de resolverse.

El rey le ha perdonado.

Notre navire fit naufrage.

On doit faire choix d' un ami sincère et sûr.

Fais compagnie à Monsieur.

Rends-moi compte de ta conduite.

Il est allé chercher fortune.

Il a fait fortune.

Vous courez rique de tout perdre.

Je lui ai demandé raison de sa conduite.

Il te demandera compte de l'outrage fait à sa sœur.

L' enfant a demandé pardon à son père.

Il s' est fait justice lui-même.

Mon frère chantera messe dans un mois.

Allons demander audience au juge.

Je prêterai sous caution

Voilà votre argent et donnez-m'en quittance.

Je donne leçon à votre cousin.

Nuestro barco naufragó.

Se debe de hacer eleccion de un amigo sincero y seguro.

Haz compañía á ese caballero.

Dame cuenta de tu conducta.

Ha ido á buscar fortuna.

Se ha enriquecido.

V. se espone á perderlo todo.

Le he pedido razon de su conducta.

Te pedirá cuenta del ultraje hecho á su hermana.

El niño ha pedido perdon á su padre.

El mismo se ha hecho justicia.

Mi hermano cantará misa dentro de un mes.

Vamos á pedir audiencia al juez.

Prestaré bajo fianza.

Ahí tiene V. su dinero, y déme V. el recibo.

Doy leccion á su primo de V.

Je lui ai donné rendez-vous.

Louis prend leçon de Français avec moi.

Il a fait face à trois adversaires.

Ils ont fait voile pour l'Amérique.

Faites silence!

Faites du silence!

Je lui ai imposé silence

Silence, enfants!

Du silence, enfants!

Le he dado cita.

Luis dá leccion de Francés conmigo.

Ha hecho cara á tres adversarios.

Han hecho á la vela para América.

¡Callar! ¡Silencio!

Le he hecho callar.

Silencio, niños!

## Proverbes.

—

Il n'est sauce que d'appétit.

Quand on a faim, il n'y a pas de mauvais pain.

Mieux vaut se taire que de parler mal.

Il y a partout une lieue de mauvais chemin.

Il vaut mieux tard que jamais.

Il n'est pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Qui cherche trouve.

## Refranes.

—

A buen hambre no hay pan duro.

Mas vale callar que hablar mal.

En todas partes hay una legua de mal camino.

Mas vale tarde que nunca.

No hay peor sordo que él que no quiere oir.

Quien busca halla.

Tout ce qui luit n' est pas or.

Il n'y a pas de roses sans épines.

Il n' est pas de bon cheval qui ne bronche.

Qui se ressemble s' assemble.

Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

Un tiens vaut mieux que deux tu auras.

Les écrits restent et les paroles volent.

Qui ne hasarde, rien ne gagne.

Paris n' a pas été bâti en un jour.

Qui trop embrasse, mal étreint.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Plus on a, plus on veut avoir.

Chien qui aboie ne mord pas.

Qui langue a, à Rome va.

Tout ce qu' on aime parait beau.

Pierre qui roule n' amasse pas mousse.

Todo lo que reluce no es oro.

No hay rosas sin espinas.

No hay buen caballo que no tropiece.

Díme con quien andas y te diré quien eres.

Mas vale un toma! que dos te daré.

Los escritos quedan y las palabras vuelan.

Quien nada espone, nada gana.

No se ganó Zamora en una hora.

Quien mucho abarca poco aprieta.

Todas las verdades no son para decir.

Quien mas tiene, mas quiere.

Perro ladrador nunca buen mordedor.

Quien lengua tiene, á Roma va.

Lo que se quiere, hermoso parece.

Piedra movediza no cria moho.

Qui achète ou ment, à la bourse le sent.

Quien compra ó miente, su bolsa lo siente.

Pauvreté n'est pas vice.

Pobreza no es vileza.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

En la obra se conoce al obrero.

Au pied du mur on connaît le maçon.

Quien calla otorga.

Qui ne dit mot, consent.

Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Poquito á poco hila la vieja el copo.

Rien ne se fait pour rien.

Por dinero baila el perro.

On ne fait rien pour rien.

Qui cherche le danger y périra.

Quien busca el peligro, en él perecerá.

Nous voyons une paille dans l'œil de notre frère, et nous ne voyons pas une poutre dans le nôtre.

Vemos la paja en el ojo ageno, y no vemos la viga en el nuestro.

Le mal est pour celui qui le cherche.

Quien obre mal, para sí hará.

Qui aime Bertrand, aime son chien.

Quien bien quiere á Beltran, bien quiere á su can.

Peu de biens, peu de soins.

Quien poco tiene, poco teme.

Qui aime châtie.

Quien bien te quiere te hará llorar.

Telle vie, telle mort.

Tal vida, tal muerte.

Tel fils, tel père.

La raison ne vient pas avant l'âge.

Qui casse le verre le paie.

Tant va la cruche à l'eau, qu'elle se casse.

Qui veut tout, n'a rien.

Il n'est rien de pire qu'une mauvaise langue.

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

Voilà saint Roch et son chien.

A sotte demande, point de réponse.

Méfiez-vous de l'eau qui dort.

Les bons comptes font les bons amis.

Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

Un menteur doit avoir bonne mémoire.

Que celui qui se sent morveux se mouche.

Graissez les bottes d'un vilain, il dira qu'on les lui brûle.

Tel maître, tel valet.

Tal padre, tal hijo.

Tras de los años viene el juicio.

Quien rompe paga.

Tanto va el cántaro á la fuente, que se quiebra.

Quien todo lo quiere, todo lo pierde.

Sanan llagas y no malas palabras.

Al que nada tiene el rey le hace libre.

Allá va Sancho con su rocin.

A palabras necias, oidos sordos.

Del agua mansa nos libre Dios.

Cuentas y razon sustentan amistad.

Al raton que no tiene mas que un agujero, pronto le pilla el gato.

Al mentiroso conviene tener memoria.

A quien le pique, se rasque.

Cria cuervos y te sacarán los ojos.

Tal amo, tal criado.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

A quien madruga Dios le ayuda.

Chacun agit à sa manière.

Cada uno tiene su modo de matar pulgas.

On ne doit pas disputer des goûts.

Contra gustos no hay disputa.

Chacun sait où le bas le blesse.

Cada uno sabe donde le aprieta el zapato.

La patience vient à bout de tout.

Con paciencia todo se logra.

Chacun pour soi et Dieu pour tous.

Cada uno para sí y Dios para todos.

Chacun mesure les autres à son aune.

Cada uno juzga del corazon ageno por el suyo.

Il fait bon pêcher en eau trouble.

A rio revuelto ganancia de pescadores.

Un malheur ne vient jamais seul.

Bien vengas mal si vienes solo.

L'appétit vient en mangeant.

El comer y rascar todo quiere empezar.

Dire et faire sont deux.

Del dicho al hecho, hay mucho trecho.

Un bon vouloir vaut un pouvoir.

Quien quiere, puede.

Le bien mal acquis ne profite jamais.

Bien mal adquirido á nadie ha enriquecido.

Le moineau pris vaut mieux que l'oie qui vole.

Mas vale pájaro en mano que buitre volando.

De deux maux, évitons le pire.

Del mal, el menos.

L'oisiveté est la mère de tous les vices.

La ociosidad es madre de todos los vicios.

Rien n'est impossible à l'homme.

Nada hay imposible para el hombre.

Tout accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

Mas vale mal ajuste que buen pleito.

En forgeant on devient forgeron.

El egercicio hace maestro.

Il vaut mieux peu que rien.

Mieux vaut peu que rien.

Mas vale poco que nada.

Bon cabaret n'a pas besoin d'enseigne.

El buen paño en el arca se vende.

L'occasion perdue ne se retrouve jamais.

La ocasion perdida no se recobra fácilmente.

Adresse vaut mieux que force.

Mas puede maña que fuerza.

Adresse surpasse force.

Selon ta bourse, gouverne ta bouche.

Gobierna tu boca segun tu bolsa.

Chat échaudé a peur de l'eau chaude.

El gato escaldado del agua fria huye.

Les gros poissons mangent les petits.

Los peces mayores se tragan á los menores.

Jeu de mains, jeu de vilains.

Juego de manos, juego de villanos.

Au pays des aveugles les borgnes sont des rois.

En tierra de ciegos un tuerto es rey.

La méfiance est mère de la sûreté.

La desconfianza aparta el empeño.

L'habit ne fait pas le moine.

El hábito no hace al monje.

Le papier est un bon âne. (vulg.)

Un barbier rase l'autre.

Argent comptant porte médecine.

Argent fait tout.

La clé de l'or ouvre partout.

Les cordonniers sont les plus mal chaussés.

Ce qui vient par la flûte, s'en retourne par le tambour.

Trop de familiarité engendre mépris.

Les fous donnent de grands repas, et les sages les mangent.

Une pomme gâtée gâte les autres.

Il n'y a pas de feu sans fumée.

Les murailles ont des oreilles.

La nuit les chats sont gris.

L'homme propose et Dieu dispose.

La nécessité n'a point de loi.

La carta no tiene empacho.

Una mano lava la otra, y las dos la cara.

Dinero de contado halla soldado.

Con dinero todo se logra.

Con llave de oro se abren todas las puertas.

En casa del herrero, cuchillo de palo.

Los dineros del sacristan, cantando se vienen y cantando se van.

La mucha familiaridad es causa de menosprecio.

Los locos hacen banquetes para los cuerdos.

La manzana podrida pierde á su compañía.

Donde fuego se hace, humo sale.

Las tapias tienen oidos.

De noche todos los gatos son pardos.

El hombre propone y Dios dispone.

Necesidad carece de ley.

| | |
|---|---|
| A turc, turc et demi. | A ruin, ruin y medio. |
| La faim chasse le loup du bois. | El hambre echa al lobo del monte. |
| Ne nous mêlons jamais des affaires d' autrui. | Lo que no hemos de comer, dejémoslo cocer. |
| La physionomie est le miroir de l' âme. | La fisonomía es espejo del alma. |
| N' éveillons pas le chat qui dort. | No despertar al gato que duerme. |
| Il vaut mieux tard que jamais. | Mas vale tarde que nunca. |
| Hors de vue, hors de souvenir. | Cuando te veo me acuerdo. |
| Ce n' est pas avec le vinaigre qu'on attrape les mouches. | Con vinagre no se cogen moscas. |

## PROPIEDAD DE VOCES.

### Elementos. Accidentes atmosféricos.

| | |
|---|---|
| L' air, el aire. | Les ténèbres, las tinieblas. |
| Le feu, el fuego. | La clarté, la claridad. |
| L' eau, el agua. | La chaleur, el calor. |
| La terre, la tierra. | Le chaud, id. |
| L' atmosphère, la atmósfera. | Le froid, el frio. |
| La lumière, la luz. | L' intempérie, la intemperie. |
| L' obscurité, la oscuridad. | |

Un orage, una tormenta.

Une tempête, una tempestad.

Un ouragan, un huracan.

Le vent, el viento.

La pluie, la lluvia.

La neige, la nieve.

Le brouillard, la niebla.

La grèle, el granizo.

La gelée; la helada, el hielo.

La gelée blanche, la escarcha.

Un éclair, un relámpago

Le tonnerre, el trueno.

La foudre, el rayo.

Le tonnerre, id.

Un nuage, una nube.

Une nue, id.

Une nuée, un nubarron

Un coup de tonnerre, un trueno.

Un tremblement de terre, un terremoto.

L' inondation, la inundacion.

Le déluge, el diluvio.

Une montagne, una montaña.

Un mont, un monte.

Une plaine, una llanura.

Le versant, la vertiente.

Un pré, un prado.

Une prairie, una pradera.

La mer, el mar.

Une rivière, un rio.

Un fleuve, una ria.

Un ruisseau, un arroyo.

Le courant, la corriente.

Le bord, la orilla.

Les bords, las orillas.

Le rivage, la ribera.

L'embouchure, la embocadura.

La source, el manantial.

Les flots, las olas.

Un flot, una ola.

Une flotte, una flota.

Un navire, un barco.

Un vaisseau, un navío.

Un bateau, un bote.

Une barque, una barquilla.

La rame, el remo.

La voile, la vela.

Le soleil, el sol.

La lune, la luna.

Une étoile, una estrella.

Une comète, un cometa.

Une planète, un planeta.

Une éclipse, un eclipse.

Un phénomène, un fenómeno.

Le jour, el dia.

La nuit, la noche.

Toute la journée, todo el dia.

La journée est belle, el dia está hermoso.

Le matin, la mañana.

Le soir; la tarde, la noche.

La nuit, la noche.

Le midi, el medio dia.

L'après-midi, entre las doce y las cuatro.

L'après-diner, id.

A midi, á las doce.

A minuit, á las doce de la noche.

Le minuit, la media noche.

Sur le minuit, sobre media noche.

Un jour férié, un dia de fiesta.

Un jour de fête, id.

Un jour ouvrable, un dia de labor.

Un jour de travail, id.

Une heure, una hora.

Demi-heure, media hora.

Une heure et demie, hora y media.

Un quart d'heure, un cuarto de hora.

Une minute, un minuto.

Une seconde, un segundo.

Un moment, un momento.

Un instant; un instante, un rato.

Longtemps, largo rato, mucho tiempo.

Long-temps, id.

Une semaine, una semana.

Un mois, un mes.

Une année, un año.

L'année, el año.

L'année passée, el año pasado.

L'an passé, id.

Cette année, este año.

L'an 1840, el año 1840.

L'année prochaine, el año que viene.

L'an prochain, id.

Dans un an, dentro de un año.

Dans deux ans, dentro de dos años.

J'ai vingt ans, tengo veinte años.

Il a six ans, tiene seis años.

Un siècle, un siglo.

Le commencement, el principio.

La fin, el fin.

Au commencement de l'année, á principios de año.

Au commencement de l'hiver, á principios de invierno.

Au commencement du mois, á principios del mes.

Le milieu, el medio.

Vers le milieu du mois, hácia mediados del mes.

Au milieu de l'année, á mediados del año.

**Estaciones—Saisons.**

Le printemps, la primavera.

L'été, el verano.

L'automne, el otoño.

L'hiver, el invierno.

Un beau printemps, una primavera hermosa.

Un bel été, un verano hermoso.

Un bel automne, un otoño hermoso.

Une belle automne, id.

Un bel hiver, un hermoso invierno.

**Meses—Mois.**

Janvier, Enero.
Février, Febrero.
Mars, Marzo.
Avril, Abril.
Mai, Mayo.
Juin, Junio.
Juillet, Julio.
Août, Agosto.
Septembre, Setiembre.
Octobre, Octubre.
Novembre, Noviembre.
Décembre, Diciembre.

| Dias de la semana. | Mardi, Martes. |
|---|---|
| ——— | Mercredi, Miércoles. |
| | Jeudi, Jueves. |
| Dimanche, Domingo. | Vendredi, Viernes. |
| Lundi, Lúnes. | Samedi, Sábado. |

## Fiestas.

—

| | |
|---|---|
| Le premier de l'an. | El primero de año. |
| Le jour de l'an. | id. |
| Le jour des Rois. | El dia de Reyes. |
| Le carnaval. | El carnaval. |
| Le mardi gras. | Mártes de carnaval. |
| Le Mercredi des cendres. | Miércoles de Ceniza. |
| Le jour des cendres. | id. |
| Le carême. | La Cuaresma. |
| Pâques, la Pâque; la Pentecôte. | Pascua de Resurreccion; Pentecostés. |
| L'avent. | El Adviento. |
| La Trinité. | La Trinidad. |
| La Fête-Dieu. | El Corpus. |
| La Noël. | Navidad. |
| Notre-Dame d'Août. | La Vírgen de Agosto. |
| Notre-Dame de Septembre. | La Vírgen de Setiembre. |
| La Saint-Jean. | El dia de San Juan. |
| La Saint-Pierre. | El dia de San Pedro. |
| La Saint-Barthélémy. | El dia de San Bartolomé. |
| La Toussaint. | El dia de Todos los Santos. |

## Sexos. Estados. Edades.

| | |
|---|---|
| Un homme, une femme. | Un hombre, una mujer. |
| Un homme marié, une femme mariée. | Un casado, una casada. |
| Un célibataire, un jeune homme. | Un soltero, un jóven. |
| Une jeune demoiselle, une jeune fille. | Una jóven, una muchacha. |
| Les jeunes gens. | Los jóvenes. |
| Un jeune homme, un garçon. | Un jóven, un muchacho, un soltero. |
| Une fille, une demoiselle. | Una muchacha, una señorita. |
| La fille, la domestique. | La muchacha, la criada |
| Un garçon de café. | Un mozo de café. |
| Un garçon d'écurie. | Un mozo de cuadra. |
| Une dame agée. | Una señora mayor. |
| Une vieille, un vieux. | Una vieja, un viejo. |
| Un vieillard, un enfant. | Un anciano, un niño. |
| Une enfant, un enfant. | Una niña, un niño. |
| Petit! petite! | Chico! niño! Chica! niña! |
| Un géant, un nain. | Un gigante, un enano. |
| Un homme grand. | Un hombre alto. |
| Le domestique, le valet-de-chambre. | El criado, el ayuda de cámara. |
| La domestique, la bonne, la servante. | La criada, la muchacha |

| | |
|---|---|
| La femme-de-chambre, la gouvernante. | La doncella, el ama de llaves. |
| Le cocher, le chargé d'affaires. | El cochero, el administrador. |
| Le cuisinier, la cuisinière, le marmiton. | El cocinero, la cocinera, el pinche. |
| L'enfance, l'adolescence. | La infancia, la adolescencia. |
| La jeunesse, l'âge viril. | La juventud, la edad viril. |
| L'âge mûr, la vieillesse. | La edad madura, la vejez. |
| L'âge caduc, la décrépitude. | La edad caduca, la decrepitud. |

## Del hombre y de lo que á él se refiere.

| | |
|---|---|
| La tête, la cabeza. | Les yeux, los ojos. |
| Les cheveux, los cabellos. | Les paupières, los párpados. |
| La chevelure, la cabellera. | La paupière, el párpado. |
| Le cerveau, el cerebro. | Les tempes, las sienes. |
| La cervelle, los sesos. | Une tempe, una sien. |
| La nuque, la nuca. | Les oreilles, las orejas. |
| Le front, la frente. | L'oreille, la oreja. |
| Les sourcils, las cejas. | L'oreille, el oido. |
| Le cil, la pestaña. | L'ouïe, id. |
| Les cils, las pestañas. | Le nez; la nariz, las narices. |
| L'œil, el ojo. | Les narines, las ventanas de la nariz. |
| La prunelle, la niña del ojo. | |

Nez aquilin, nariz aguileña.

Nez camus, nariz roma

Nez épaté, nariz chata.

Nez gros, nariz gorda.

Nez petit, nariz pequeña.

Nez tordu, nariz torcida

Nez bien fait, nariz bien hecha.

Nez ordinaire, nariz regular.

La bouche, la boca.

La langue, la lengua.

Le palais, el paladar.

Le fil, el frenillo.

Le filet, id.

Le gosier, el gaznate.

La gorge, la garganta.

La luette, el galillo.

Le ciel de la bouche, el cielo de la boca.

Les gencives, las encias.

Les dents; las muelas, los dientes.

Une dent, un diente.

Une dent molaire, una muela.

Une dent canine, un colmillo.

Le menton, la barba.

Un menton à fossette, una barba con oyo.

La barbe, las barbas.

La moustache, el bigote.

Les moustaches, los bigotes.

Le cou, el pescuezo.

Les épaules, los hombros.

Une épaule, un hombro

Le dos, la espalda.

L'épine dorsale, el espinazo.

La poitrine, el pecho.

Les poumons, los pulmones.

L'estomac, el estómago

Le diaphragme, el diafragma.

Le ventre, el vientre.

Le bas-ventre, el bajo vientre.

Le nombril, el ombligo

Le foie, el hígado.

La rate, el bazo.

Les intestins, los intestinos.

Les boyaux, las tripas.

Les tripes, id.

Le côté, el costado.

Les côtes, las costillas.

La plèvre, la pleura.
Les entrailles, las entrañas.
La vessie, la vejiga.
Le cœur, el corazon.
Les jambes, las piernas
Les cuisses, los muslos
La cuisse, el muslo.
Les hanches, las caderas.
Les genoux, las rodillas
Le genou, la rodilla.
Le mollet, la pantorrilla.
La cheville, el tobillo.
Le pied, el pié.
Le talon, el talon.
La plante du pied, la planta del pié.
Les bras, los brazos.
Le coude, el codo.
Le poing, el puño.
Le poignet, la muñeca.
Les mains, las manos.
Les doigts, los dedos.
Les ongles, las uñas.
Un ongle, una uña.
La paume de la main, la palma de la mano.
L'index, el dedo índice
Le pouce, el dedo pulgar.
Le majeur, el dedo mayor.
Le médius, id.
L' annulaire, el dedo anular.
L' auriculaire, el dedo meñique.
Le petit doigt, id.
Le sang, la sangre.
Les veines, las venas.
Les artères, las arterías.
L'urine, la orina.
Les urines, las orinas.
Les nerfs, los nervios.
La chair, la carne.
Les chairs, las carnes.
La peau, la piel.
Le teint, la tez.
Le visage, el semblante.
La figure, la cara.
La salive, la saliva.
La morve, los mocos.
Les larmes, las lágrimas.
L' air; el porte, la traza.
La voix, la voz.
Les regards, las miradas.
Le regard, la mirada.

La taille; el talle, la estatura.

**Sentidos—Sens.**

La vue, la vista.
L'ouïe, el oido.
L'odorat, el olfato.
Le goût, el gusto.
Le tact, el tacto.

**Parte moral é intelectual.**

L'âme, el alma.
L'esprit, el espíritu.
La volonté, la voluntad.
La prudence, la prudencia.
La sagesse, la prudencia.
L'amour, el amor.
La haine, el ódio.
La raison, la razon.
La folie, la locura.
La connaissance, el conocimiento.
L'ignorance, la ignorancia.
Une espérance, un espoir; una esperanza.
L'espérance, l'espoir; la esperanza.
Les espérances, las esperanzas.
La déception, la decepcion.
La foi, la fé.
L'espérance, la esperanza.
La charité, la caridad.
L'incrédulité, la incredulidad.
L'inhumanité, la inhumanidad.
La dureté, la dureza.
L'insensibilité, la insensibilidad.
La hardiesse, el atrevimiento.
La crainte, la peur; el temor.
La joie, la alegría.
La douleur, el dolor.
Le plaisir, el placer.
La tristesse, la tristeza.
Le dégoût, el disgusto.
La tranquillité, la tranquilidad.
Le repos, la quietud.

L'orgueil, el orgullo.
L'avarice, la avaricia.
La luxure, la lujuria.
L'envie, la envidia.
La gourmandise, la gula.
La colère, la cólera.
La paresse, la pereza.

La modestie, la modestia.
La générosité, la generosidad.
La pudeur, el pudor.
L'abnégation, la abnegacion.
La sobriété, la sobriedad.
La douceur, la dulzura.
L'activité, la actividad.
La vivacité, la vivacidad.
La mollesse, la blandura.

La confiance, la confianza.
La méfiance, la desconfianza.
Le courage, el valor.
La lâcheté, la cobardia.
Le talent, el talento.
L'incapacité, la incapacidad.
Le génie, el génio.
La science, la ciencia.
La sagacité, la sagacidad.
La mémoire, la memoria.
L'oubli, el olvido.
La pénétration, la penetracion.
L'aptitude, la aptitud.
L'inaptitude, la inaptitud.
L'ineptie, la inepcia.

## Accidentes. Estado natural. Defectos y enfermedades.

Le hoquet, el hipo.
L'éternuement, el estornudo.
Le rire, le ris; la risa.
Les pleurs, el llanto.
Les larmes, las lágrimas.
Un soupir, un suspiro.
Un cri, un grito.
Le sommeil, el sueño.

Le ronflement, el ronquido.

Un rêve, un songe; un ensueño.

Le réveil, el despertar.

Un regard, una mirada.

Un signe, una señal.

Un geste, un gesto.

Une grimace, un gesto de cara.

Un mouvement, un movimiento.

La démarche, el porte.

Une posture, una postura.

L' air, la traza.

Une loupe, una lupia.

Une verrue, una verruga.

Un bouton, un grano.

Un signe, un signal; un lunar.

Une ride, una arruga.

Une bosse, una corcova.

Des rousseurs, pecas.

Une égratignure, un araño.

Une douleur, un dolor.

Une douleur d'estomac, un dolor de estómago.

Une douleur de tête, un mal de tête; un dolor de cabeza.

Une maladie, una enfermedad.

Un mal, un mal.

Une indisposition, una indisposicion.

Un malaise, un malestar.

La santé, la salud.

L' embonpoint, la maigreur. La gordura, la flaqueza.

Le bien-être, el bienestar.

Un malaise, un malestar.

L' appétit, el apetito.

L' envie, la gana.

La peste, la peste.

Une épidémie, una epidemia.

Une contagion, un contagio.

La petite vérole, las viruelas.

La rougeole, el sarampion.

Le tiphus, el tifus.

La fièvre typhoïde, la fiebre tifoidea.

La gale, la sarna.

La jaunisse, la ictericia

Le choléra, el cólera.

La rage, la rabia.

L'hydrophobie, la hidrofobia.

La colique, el cólico.

La colique de miserere, el cólico de miserere.

Une gastrite, una gastritis.

Une entérite, una enteritis.

Une gastro-entérite, una gastro-enteritis.

Une fluxion de poitrine, una pulmonía.

Une pneumonie, una neumonía.

Une pleurésie, una pleuresía.

Une inflammation d'entrailles, una inflamacion intestinal.

Une inflammation de côtes, una inflamacion de costillas.

La phthisie, la tísis.

La migraine, la jaqueca

Une douleur de côté, un dolor de costado.

Un point de côté, id.

Une paralysie, una parálisis.

La goûte, la gota.

L'hydropisie, la hidropesia.

La gangrène, la gangrena.

Les hémorroïdes, las almorranas.

Une plaie, una llaga.

Une cicatrice, una cicatriz.

Une démangeaison, una comezon.

Une coupure, una cortadura.

Un panaris, un panadizo.

Une tumeur, un tumor.

Une engelure, un sabañon.

Une fluxion, una fluxion.

Un coup de sang, un golpe de sangre.

Un évanouissement, un desmayo.

Des étourdissements, mareos de cabeza.

L'asphyxie, la asfixia.

Un étouffement, un ahogo.

| | |
|---|---|
| La toux, la tos. | tornudo. |
| L'expectoration, la expectoracion. | L'éternûment, id. |
| L'éternuement, el estornudo. | Le bâillement; el bostezo. |

## Golpes—Coups.

| | |
|---|---|
| Un coup de poing. | Un puñetazo. |
| Un coup de canon. | Un cañonazo. |
| Un coup de couteau. | Una navajada. |
| Un coup de poignard. | Una puñalada. |
| Un coup de bâton. | Un palo. |
| Un coup de canne. | Un bastonazo. |
| Un coup de marteau. | Un martillazo. |
| Un coup d'épée. | Una estocada. |
| Un coup de pied. | Un puntapié. |
| Un coup de fusil. | Un tiro. |
| Un coup de pistolet. | Un pistoletazo. |
| Un coup de pierre. | Una pedrada. |
| Un soufflet. | Una bofetada. |
| Une pincée. | Un pellizco. |
| Une égratignure. | Un araño. |
| Une tape. (vulg). | Un bofeton. |
| Une chiquenaude. | Un papirote. |
| Un coup. | Un golpe. |
| Une contusion. | Una contusion. |

## Parentesco—Parenté.

| | |
|---|---|
| Le père, la mère. | El padre, la madre. |
| Le fils, la fille. | El hijo, la hija. |
| Les fils, les enfants. | Los hijos. |

| | |
|---|---|
| Le grand-père, la grand' mère. | El abuelo, la abuela. |
| Les grands-pères, les grand'mères. | Los abuelos, las abuelas. |
| Le petit-fils, la petite-fille. | El nieto, la nieta. |
| L'aïeul, l'aïeule. | El abuelo, la abuela. |
| Le trisaïeul, la trisaïeule. | El tatarabuelo, la tatarabuela. |
| L'arrière-petit-fils. | El biznieto. |
| L'arrière-petite-fille. | La biznieta. |
| L'oncle, la tante. | El tio, la tia. |
| Le neveu, la nièce. | El sobrino, la sobrina. |
| Mon beau—père, ma belle-mère. | Mi suegro, mi suegra. |
| Ton beau-fils, ton gendre. | Tu yerno. |
| Ta belle-fille, ta bru. | Tu nuera. |
| Son beau-frère, sa belle-sœur. | Su cuñado, su cuñada. |
| Le beau-frère, la belle-sœur. | El cuñado, la cuñada. |
| Les beaux-frères, les belles-sœurs. | Los cuñados, las cuñadas. |
| La marâtre, le parâtre. | La madrasta, el padrastro. |
| Le fillâtre, la fillâtre. | El hijastro, la hijastra. |
| Le parrain, la marraine. | El padrino, la madrina. |
| Le filleul, la filleule. | El ahijado, la ahijada. |
| Le cousin, la cousine. | El primo, la prima. |

| | |
|---|---|
| Le compère, la commère. | El compadre, la comadre. |
| Les aïeux, les descendants. | Los antepasados, los descendientes. |
| La postérité, nos neveux. | La posteridad, nuestros nietos. |

## Títulos—Titres.

| | |
|---|---|
| Un empereur, une impératrice. | Un emperador, una emperatriz. |
| Un roi, une reine. | Un rey, una reina. |
| Un prince-du-sang. | Un príncipe de la sangre. |
| Un prince-royal. | Un príncipe real. |
| Un prince, une princesse. | Un príncipe, una princesa. |
| Une princesse-du-sang. | Una princesa de la sangre. |
| Une princesse-royale. | Una princesa real. |
| Le Dauphin, la Dauphine. | El Delfin, la Delfina. |
| Le Prince des Asturies. | El Príncipe de Astúrias. |
| La Princesse des Asturies. | La Princesa de Astúrias. |
| Sa Majesté. | Su Majestad. |
| Sa Majesté Royale. | Su Majestad Real. |
| Sa Majesté Impériale. | Su Majestad Imperial. |
| Sa Majesté Impériale et Royale. | Su Majestad Imperial y Real. |

Sa Majesté le Roi.
Sa Majesté la Reine.
Son Altesse Royale.
Son Altesse Impériale.
Son Altesse Sérénissime.

Sa Seigneurie.
Son Excellence.
Son Eminence, sa Sainteté.

Le duc, la duchesse.
Un marquis, une marquise.
Un comte, une comtesse.
Un baron, une baronne.
Un chevalier.

Un Ministre, un sénateur.
Un député, un gouverneur.
Un préfet, un maire, un adjoint.

Un juge, un juge de paix.
Un avocat, un notaire.
Un avoué, un huissier, un concierge.

Su Majestad el Rey.
Su Majestad la Reina.
Su Alteza Real.
Su Alteza Imperial.
Su Alteza Serenísima.

Su Señoría.
Su Escelencia.
Su Eminencia, su Santidad.

El duque, la duquesa.
Un marqués, una marquesa.
Un conde, una condesa.
Un baron, una baronesa.
Un caballero.

Un ministro, un senador.
Un diputado, un gobernador.
Un gobernador civil, un alcalde, un teniente alcalde.
Un juez, un juez de paz.
Un abogado, un escribano.
Un procurador, un alguacil, un conserje.

## Militares—Militaires.

| | |
|---|---|
| Un soldat, un caporal. | Un soldado, un cabo. |
| Un brigadier, un sergent. | Un cabo de caballería, un sargento. |
| Un sergent-fourrier, un sergent-major. | Un furrier, un sargengento primero. |
| Un sous-lieutenant, un lieutenant. | Un alférez, un teniente. |
| Un capitaine, un commandant. | Un capitan, un comandante. |
| Un colonel, un lieutenant-colonel. | Un coronel, un teniente coronel. |
| Un maréchal-de-camp. | Un mariscal de campo. |
| Un général de division. | Un general de division ó capitan general. |
| Un maréchal de France | Un mariscal de Francia. |
| Un aide-de-camp. | Un edecan ó ayudante. |
| Un porte-drapeau. | Un abanderado. |

## Oficios—Professions.

| | |
|---|---|
| Un cordonnier, un zapatero. | Un charpentier, un menuisier; un carpintero. |
| Un savetier; un zapatero remendon, un mal zapatero. | Un forgeron, un herrero. |
| Un ébéniste, un ebanista. | Un maréchal-ferrant, un herrador. |

Un chapelier, un sombrerero.

Un boulanger, un panadero.

Un serrurier, un cerrajero.

Un maçon, un albañil.

Un fondeur, un fundidor.

Un coutelier, un cuchillero.

Un chaudronnier, un calderero.

Un machiniste, un maquinista.

Un chaisier, un sillero.

Un sellier, un guarnicionero.

Un horloger, un relojero.

Un bijoutier, un diamantista.

Un tailleur, un sastre.

Un orfèvre, un platero.

Un charretier, un carretero.

Un charron, un fabricante de carros.

Un jardinier, un jardinero.

Un boucher, un carnicero.

Un gantier, un guantero.

Un marchand drapier, un tendero de paños.

Un marchand quincaillier, un tendero de quincalla.

Un quincaillier, un quincallero.

Un marchand épicier, un épicier; un tendero de ultramarinos.

Un décrotteur, un limpia-botas.

Un vidangeur, un pocero.

Une fruitière, una frutera.

Un cabaretier, un tabernero.

## Vestimenta—Habillement.

Le pantalon, el pantalon.

Les sous-pieds, las trabillas.

Un sous-pied, una trabilla.

Le caleçon, el calzoncillo.

Une redingote, una levita.

Un paletot, un gaban.

Un paletot--sac, un saco.

Un raglan, un raglan.

Une robe de chambre, una bata.

Un habit, un frac; un frac.

Un habit à la française, un frac á la francesa.

Un habit à queue de morue, un frac de alas de pichon.

Un habit-veste, un frac corto.

Un habit à la Henri IV, un frac á la Enrique IV.

Un gilet de flanelle, un chaleco de franela.

Un gilet de peau, una camisa interior.

Une chemise, una camisa.

Les jarretières, las ligas.

Un chapeau, un sombrero.

La casquette, la gorra.

Une calotte, un bonnet; un gorro.

Un bonnet de nuit, un gorro de dormir.

Une cravate, una corbata.

Un col, un corbatin.

Un col de chemise, un cuello de camisa.

Un bas, una media.

Les bas, las medias.

Une paire de bas, un par de medias.

Une chaussette, un calcetin.

Les chaussettes, los calcetines.

Un gant, un guante.

Une paire de gants, un par de guantes.

Une mitaine, un miton.

Une paire de mitaines, un par de mitones.

Une ceinture, una faja.

Un soulier, un zapato.

Une paire de souliers, un par de zapatos.

Une botte, una bota.

Une paire de bottes, un par de botas.

Un brodequin, un borceguí.

Une paire de brodequins, un par de borceguíes.

Une espadrille, una alpargata.

Les pantoufles, las chinelas.

Les boucles d'oreille, les pendants d'oreille; los pendientes.

Un bonnet, una papalina.

Un châle, un chal.

Un mouchoir, un pañuelo.

Une coiffe, una cofia.

Une robe, un vestido.

Une jupe, una enagua.

Un jupon, un refajo.

Une pélerine, una pañoleta.

Un surtout, un sobretodo.

Un anneau, un anillo.

Une bague, una sortija.

Du fard; colorete, blanquete.

Un tablier, un delantal.

Des bracelets, pulseras.

Un éventail, un abanico.

Un peigne, un peine.

Un collier, un collar.

Un voile, un velo.

Une mantille, una mantilla.

## Costura—Couture.

Les ciseaux, las tijeras.

Un dé, un dedal.

Un étui, un alfiletero.

Une épingle, un alfiler.

Une aiguille, una aguja.

Une aiguillée, una hebra.

Du fil, hilo.

De la soie, seda.

Du coton, algodon.

De la laine, lana.

Une couture, una costura.

Une rentraiture, un zurcido.

Un raccommodage, una compostura.

Une pièce, una pieza.

Un rapièçetage, un remiendo.

Un bouton, un boton.

Un double-boton, un gemelo.

Une boutonnière, un ojal.

La doublure, el forro.

**Objetos de uso doméstico ó personal.**

---

Une maison, una casa.

Une salle, una sala.

Une salle-à-manger, un comedor.

Un réfectoire, un refectorio.

Le salon; el salon, el recibimiento.

Une chambre, un cuarto.

Le salon de compagnie, el recibimiento.

Un appartement, un aposento.

Une chambre à coucher, un cuarto de dormir.

L' antichambre, la antesala.

Le corridor, el pasillo.

Un escalier, una escalera.

La cuisine, la cocina.

Une glace; una luna, un espejo.

Un miroir, un espejo chico.

Une console, una consola.

Une commode, una cómoda.

Une table, una mesa.

Un guéridon, un velador.

Une table de nuit, una mesa de noche.

Les tableaux, los cuadros.

Une pendule, un reloj de pared.

Une montre, un reloj de bolsillo.

Une horloge, un reloj de torre.

Les meubles, los muebles.

Un fauteuil; una butaca, un sillon.

Une chaise, una silla.

Un canapé; un canapé, un divan.

Un sofa, un sofá.

Un lit, una cama.

Les rideaux, las cortinas.

Un rideau, una cortina.

Une couverture, una manta.

Les draps, les draps de lit; las sábanas.

Un couvre-pieds, une courte-pointe; una colcha.

Une couette, (léase: coite,) un colchon de pluma.

Un matelas, un colchon.

Une paillasse, un gergon.

Un oreiller, una almohada.

Une taie d'oreiller, una funda.

Un pot-de-chambre, un orinal.

Un vase de nuit, una escupidera.

Une bibliothèque, una biblioteca.

Les livres, los libros.

Un chandelier, un candelero.

Une chandelle, una vela.

Une allumette, un fósforo.

Les allumettes, los fósforos.

Una lampe, una lámpara.

Une veilleuse, una lamparilla.

Les mouchettes, las despabiladeras.

Un porte-mouchettes, un platillo de despabiladeras.

Du papier, papel.

Un encrier, une écritoire; un tintero.

De l'encre, tinta.

Une plume, una pluma.

Un crayon, un lápiz.

Un porte-plume, un porta-plumas.

Un porte-crayon, un porta-lápiz.

Un canif, un cortaplumas.

Un grattoir, un rascador.

Un poudrier, una salvadera.

De la poudre, polvos.

Un pain-à-cacheter, una oblea.

Des pains--à-cacheter, obleas.

De la cire, lacre.

Un cachet, un sello.

Du papier marqué, du papier timbré; papel sellado.

Une lettre, una carta.

Une enveloppe, un sobre.

L' adresse, el sobre.

La signature, la firma.

Le nom, el nombre.

La rue, la calle.

Le numéro, el número.

Au premier, cuarto principal.

Au second, cuarto segundo.

Au troisième, cuarto tercero.

Au rez--de--chaussée, cuarto bajo.

A l' entresol, cuarto entresuelo.

La mansarde, la boardilla.

L'étage, el piso.

A la mansarde, cuarto boardilla.

La ville; el pueblo, la ciudad.

## Cocina—Cuisine.

Une poële, una sarten.

Un poële, (léanse: poil), una estufa.

Un fourneau, una hornilla.

Un trépied, unas trébedes.

Une crémaillère, unas llares.

Les chenets, los morrillos.

Le feu; el fuego, la lumbre.

La cendre, la ceniza.

La casserole, la cazuela.

Les assiettes, los platos.

Une assiette, un plato.

Un plat, una fuente.

Un plat, un plato, (manjar).

Un pot, un puchero.

Le pot-au-feu, el puchero ó cocido.

Un chaudron, un caldero.

Une chaudière, una caldera.

Une lèchefrite, una cazuela de asar.

Une broche, un asador.

Un gril, (léase: gri), una parrilla.

Une pelle, una badila.

Les pinces, les pincettes; las tenazas.

Le charbon, el carbon.

Le bois, la leña.

Un charbon allumé, un carbon encendido.

Un charbon éteint, un carbon apagado.

Un charbon ardent, un carbon ardiente.

Un bon feu, una buena lumbre.

Un mauvais feu, una mala lumbre.

Un plumasseau, un plumon; un plumero.

Une tasse; una taza, una jícara.

Le sel, la sal.

Le poivre, la pimienta.

Un ognon, una cebolla.

L' ognon, la cebolla.

Un chou, una berza.

Le beurre, la manteca de vacas.

Le lait, la leche.

La canelle, la canela.

Les épices, las especias.

Les clous de girofle, los clavos.

L' ail, el ajo.

Le persil, (léase: persí.) el peregil.

La moutarde, la mostaza.

Un œuf, (suena la f) un huevo.

Les œufs, (no suena la f) los huevos.

Le poisson, el pescado.

Le poison, el veneno.

La viande, la carne.

Le jambon, el jamon.

Le savon, el jabon.

Le lard, el tocino.

Les légumes, las legumbres.

Les pois, los guisantes.

Les pois-chiches, les pois-pointus; los garbanzos.

Les carottes, las zanahorias.

Le cerfeuil, el perifollo.

La graisse; la manteca, la grasa.

**La mesa—La table.**

---

La soupe, le potage; la sopa.

Le bouilli, la carne del cocido.

Une entrée, un principio.

Les entremets, las entradas.

Le roti, el asado.

Le dessert, los postres.

Les vins de liqueur, los vinos generosos.

Le vin, el vino.

Le pain, el pan.

Le café, el café.

Le thé, el té.

Une tasse de café, una taza de café.

Un bol de thé, una taza de té.

Un cure-dents, un mondadientes.

Les serviettes, las servilletas.

La nappe, el mantel.

Une serviette, una servilleta.

Les assiettes, los platos

Une assiette, un plato.

Un plat, una fuente.

Un plat, un plato (manjar.)

Une cuillère à soupe, un cucharon.

Une cuiller, une cuillère; una cuchara.

Une soupière, una sopera.

Une fourchette, un tenedor.

Un couvert, un cubierto.

Un verre, un vaso.

Une bouteille, una botella.

Une carafe, una garrafa.

Un couteau de table, un cuchillo.

Un coteau de poche, una navaja.

**Líquidos—Liquides.**

L' eau, el agua.
Le vin, el vino.
Le rhum, (léase: romm) el ron.
L' eau-de-vie, el aguardiente.
L' alcool, el alcohol.
L' esprit de vin, el espíritu de vino.
L' absinthe, la absinta.
Un punch (léase ponch) un ponche.
Le marrasquin, el marrasquino.
Le Raspail, el Raspail.
L' anisette, el anisete.
Le Kirsch, el Kirs.
Le ratafia, la ratafia.
Le cognac, el coñac.

**Vinos generosos y estranjeros.**

Le Xérés, el Jerez.
Le muscat, le vin muscat; el moscatel.
Le Malaga, el Málaga.
Le Pedro-Jimenez, el Pedro-Jimenez.
Le pajarete, el pajarete.
L' Alicante, le vin d' Alicante; el vino de Alicante.
Le Bordeaux, el Burdeos.
Le champagne, el champagne.
Le Bourgogne, el Borgoña.
Le vin du Rhin, el vino del Rin.
Le vin de Madère, el vino de Madera.
La blanquette de Limoux, la blanqueta de Limoux.
Le Lacryma-Christi, el lágrima.
Le Carignena, el Cariñena.

**Hortaliza—Jardinage.**

Le jardin, el jardin.
Un jardin potager, una huerta.

La salade, la ensalada.

La laitue, la lechuga.

Une laitue romaine, una lechuga romana.

L'escarole, la escarola.

La chicorée, l'endive; la achicoria.

Un chou, una col.

Un chou-fleur, una coliflor.

Les choux-fleurs, las coliflores.

Un artichaut, una alcachofa.

Les artichauts, las alcachofas.

Les asperges, los espárragos.

L'ail, el ajo.

Un ognon, una cebolla.

Les épinards, las espinacas.

Le cresson, los berros.

Le céleri, el apio.

Les carottes, las zanahorias.

Les navets, los nabos.

Les raves, los rábanos.

Une rave, un rábano.

Les radis, los rabanitos.

Un radis, un rábano.

Une betterave, una remolacha.

Les légumes, las legumbres.

Un légume, una legumbre.

Les pois--chiches, les pois-pointus; los garbanzos.

Les pois, los guisantes.

Les pommes de terre, les patates; las patatas.

Les fèves, las habas.

Les haricots, las judías.

Un haricot, una judía.

Les haricots verts, las judías verdes.

Les lentilles, las lentejas.

## Flores—Fleurs.

Une rose, una rosa.

Une violette, una violeta.

Un narcisse, un narciso.

Une tulipe, un tulipan.

Le lis, el lirio.

Un œillet, une giroflée; un clavel.

Le lilas, las lilas.

Le jasmin, el jazmin.

La sensitive, la sensitiva.

Le chèvre-feuille, la madreselva.

Une pensée, un pensamiento.

**Frutas—Fruits.**

---

Une poire, una pera.

Une pomme, une manzana.

Une pèche, un melocoton.

Un abricot, un albaricoque.

Une prune, una ciruela.

Les prunes sèches, les pruneaux; las ciruelas pasas.

Une fraise, una fresa.

La fraise, les fraises; la fresa.

Une figue, un higo.

Une noix, una nuez.

Les noix, las nueces.

Une noisette, una avellana.

Un raisin, una uva.

Les raisins, le raisin; las uvas.

Les raisins secs, las uvas pasas.

Les nèfles, los nísperos.

Une nèfle, un níspero.

Une sorbe, una sorba.

Une olive, una aceituna.

Les cornichons, los pepinillos.

Les câpres, las alcaparras.

Un melon, un melon.

Un melon d'eau, una sandía.

Une citrouille, une courge; una calabaza.

Les framboises, las frambuesas.

Une orange, una naranja.

Un citron, un limon.

Une datte, un dátil.

Un coco, une noix de coco; un coco.

Les amandes, las almendras.

**El pescado—Le poisson.**

La morue, la merluza.
La morue sèche, el bacalao.
Le merlan, el merlan.
Une sole, una suela.
Le thon, el atun.
Le saumon, el salmon.
La raie, la raya.
Une écrevisse, un cangrejo.
Une écrevisse de mer, una langosta.
Les huîtres, las ostras.
Une huître, una ostra.
Le coquillage, las almejas.
Les harengs, los arenques.
Le hareng-saur, los Arenques ahumados.

**Animales—Cuadrúpedos.**

La gazelle, la gacela.
Un cheval, un caballo.
Les chevaux, los caballos.
Une jument, una yegua.
Un chien, un perro.
Une chienne, una perra
Un chat, un gato.
Une chatte, una gata.
Un loup, un lobo.
Une louve, una loba.
Un âne, un burro.
Une ânesse, una burra.
Un bœuf, (suena la f) un buey.
Les bœufs, (no suena la f) los bueyes.
Une vache, una vaca.
Un mulet, un macho.
Une mule, una mula.
Un lion, un leon.
Une lionne, una leona.
Un tigre, un tigre.
Une tigresse, una tigra
Le chameau, el camello
Le rhinocéros, el rinoceronte.
Le buffle, el búfalo.
Le dromadaire, el dromedario.
L'hippopotame, el hipopótamo.
Le léopard, el leopardo.

Une hyène, una hiena.

Un cerf, un ciervo.

Une biche, una cierva.

Un faon, (léase: fan) un cervatillo.

Un chevreuil, un corzo

Une chèvre, una cabra.

Un lièvre, una liebre.

Un levraut, un lebrato.

Un lapin, un conejo.

Un lapin sauvage, un conejo de monte.

Un lapereau, un gazapito.

Un singe, un mono.

Une guenon, una mona.

Un écureuil, una ardilla.

**Pájaros—oiseaux.**

---

Un aigle, una águila.

Un vautour, un buitre.

Une cigogne, una cigüeña.

Une autruche, un avestruz.

Un épervier, un gavilan.

Un moineau, un gorrion.

Un canari, un canario.

Un chardonneret, un gilguero.

Un pigeon; una paloma, un palomino.

Une pie, una marica.

Un geai, un grajo.

Une paire de pigeons rôtis, un par de palominos asados.

Une tourterelle, una tórtola.

Un faisan, un faisan.

Un paon, (léase: pan) un pavo real.

Un dindon, un pavo.

Un dindonneau, un pavito.

Une dinde truffée, un pavo trufado.

Une perdriz, una perdiz.

Un perdreau, un perdigon.

Un coq, un gallo.

Une poule, una gallina.

Un poulet, un pollo.

Un chapon, un capon.

Les poussins; los pollitos, los polluelos.

## Voz ó canto de animales.

| | |
|---|---|
| Le lion rugit. | El leon ruge. |
| Le taureau beugle. | El toro brama. |
| Le bœuf mugit. | El buey muge. |
| Le cheval hennit, (léase: aní.) | El caballo relincha. |
| L'âne braît. | El burro rebuzna. |
| Le brebis bêle. | La oveja bala. |
| Le cochon grogne. | El cerdo gruñe. |
| Le chien aboie. | El perro ladra. |
| Le petit chien jappe. | El perrito ladra. |
| Le loup hurle. | El lobo ahulla. |
| Le renard glapit. | La zorra gañe ó chilla. |
| Le petit chien id. | El perrito id. |
| Le lièvre id. | La liebre id. |
| Le lapin id. | El conejo id. |
| Le chacal id. | El chacal id. |
| Le serpent siffle. | La serpiente silba. |
| Le chat miaule. | El gato maya. |
| Le cerf brame. | El ciervo brama. |
| Le coq chante. | El gallo canta. |
| La poule glousse ó caquette. | La gallina cacarea. |
| Le paon criaille. | El pavo real vocea. |
| Le moineau pépie ó pipie. | El gorrion pia. |
| Le pigeon roucoule. | La paloma arrulla. |
| Le rossignol gazouille ó ramage. | El ruiseñor gorgea. |

| | |
|---|---|
| Les oiseaux gazouillent. | Los pájaros gorgean. |
| La perdriz cacabe. | La perdiz castañetea. |
| L'abeille bourdonne. | La abeja zumba. |
| Les insectes bourdonnent. | Los insectos zumban. |

## CONVERSACION.

### En la calle—Dans la rue.

| | |
|---|---|
| Bonjour, Monsieur. | Buenos dias, caballero. |
| Bonjour, Madame. | Vaya V. con Dios, señora. |
| Bonjour, Mademoiselle | A los piés de V., señorita. |
| Bonjour, Messieurs. | Vayan Vds. con Dios, señores. |
| Bonjour, Mesdames. | A los piés de Vds., señoras. |
| Bonjour, Mesdemoiselles. | Pásenlo Vds. bien, señoritas. |
| Bonsoir, Monsieur. | Buenas noches, caballero. |
| Bonsoir, Madame. | Buenas tardes, señora. |
| Bonsoir, Messieurs. | Buenas noches, señores. |
| Adieu, Monsieur. | Adios, caballero. |
| Adieu, Madame. | A los piés de V., señora |
| Adieu, Mademoiselle. | Vaya V. con Dios, señorita. |

| | |
|---|---|
| Je vous salue. | Vaya V. con Dios. |
| Je vous salue bien, Madame. | A los piés de V., señora. |
| J'ai l'honneur de vous saluer, Madame. | Señora, tengo el gusto de saludar á V. |
| Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. | Señora, tengo el honor de saludar á V. |
| Je vous salue bien. | Páselo V. bien. |
| Votre serviteur. | Servidor de V. |

## Al despedirse—A l'adieu.

| | |
|---|---|
| Adieu, Monsieur: je vous désire une bonne santé. | Adios, caballero: deseo á V. una perfecta salud. |
| Madame, je vous désire une parfaite santé. | Señora, me alegraré que V. siga buena. |
| Portez-vous bien, Monsieur. | Páselo V. bien, caballero. |
| Je vous salue. | Vaya V. con Dios. |
| Je vous salue bien. | Quede V. con Dios. |
| Adieu, Madame. | Adios, señora. |
| Portez-vous mieux. | Que V. se alivie. |
| Monsieur F., je serai heureux de vous voir bientôt rétabli: adieu. | Señor F., celebraré que usted se restablezca pronto: á Dios. |
| Merci bien, Monsieur P. | Muchas gracias, Sr. P. |
| Présentez, s'il vous plait, mes respects à Madame; adieu. | Póngame V. á los piés de la señora; á Dios. |

Elle sera sensible à votre attention.

Agradecerá la atencion de V.

Je n'y manquerai pas; merci.

De su parte de V.; gracias.

Je vous remercie, Monsieur.

Doy á V. las gracias, caballero.

Je vous remercie bien.

Doy á V. muchas gracias.

Mes profonds respects à Monsieur.

Mis profundos respetos al señor.

Bien des choses chez vous.

Muchas cosas en casa.

Donnez le bonjour à Louis de ma part.

Dé V. los buenos dias á Luis de mi parte.

Il sera sensible à votre bon souvenir.

Apreciará mucho el recuerdo de V.

Il sera très-sensible à votre attention.

Agradecerá mucho la atencion de V.

Ne m'oubliez pas auprès de Mr. votre frère.

Hágame V. presente á su señor hermano.

Présentez mes amitiés à votre frère.

Dé V. mis afectos á su hermano.

Merci, Monsieur.

Gracias, caballero.

Merci bien, Madame.

Muchas gracias, Señora.

Je vous remercie en son nom.

Doy á V. las gracias por él.

Je vous remercie infiniment.

Doy á V. infinitas gracias.

Je vous rends grâces.

Doy á V. las gracias.

Je vous rends mille grâces.

Doy á V. mil gracias.

## Al levantarse—En se levant.

Bonjour, Monsieur: comment avez-vous passé la nuit?

Vous avez bien dormi?

Très-bien, merci; et vous?

Très-bien, merci.

Pas très-bien.

Assez bien. Là, là.

Je n' ai pas bien dormi.

Je n' ai pas très bien dormi.

J' ai mal dormi.

J' ai très-mal dormi.

Et, qu' avez-vous eu?

J' ai eu beaucoup de chaleur.

J' ai eu chaud.

J' ai éprouvé un malaise général.

J' ai rêvé beaucoup.

Je n' ai fait que rêver.

J' ai fait de très-mauvais rêves.

J' ai été très-agité toute la nuit.

Les affaires m' ont empêché de dormir.

Buenos dias, caballero: Cómo ha pasado V. la noche?

¿Ha descansado V.?

Muy bien, gracias; ¿Y usted.

Muy bien, gracias.

No muy bien.

Bastante bien. Así, así.

No he dormido bien.

No he dormido muy bien.

He dormido mal.

He dormido muy mal.

Y ¿qué ha tenido V.?

He tenido mucho calor.

He tenido calor.

He esperimentado un malestar general.

He soñado mucho.

No he hecho sino soñar.

He tenido muy malos sueños.

He estado muy agitado toda la noche.

Los negocios me han impedido el dormir.

Je n'ai pas pu fermer l'œil.

No he podido cerrar los ojos.

## Visita—Visite.

A. Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

A los piés de V., señora.

B. Bonjour, Monsieur.

Buenos dias, caballero.

A. Comment allez-vous Madame?

¿Cómo lo ha pasado V., señora.

B. Très-bien, merci; et vous?

Muy bien, gracias ¿y usted?

A. Bien, à vous rendre mes devoirs.

Bien, para servir á V.

On m'a dit, Madame, que Monsieur votre frère était malade, et je suis venu m'informer de l'état de sa santé.

Me han dicho, señora, que su señor hermano de usted estaba malo, y he venido á enterarme del estado de su salud.

B. Vous êtes bien bon, Monsieur: mon frère a été effectivement malade pendant trois jours; mais, en ce moment, il se porte bien, Dieu merci.

Es V. muy atento, caballero: mi hermano ha estado malo efectivamente durante tres dias; pero, en este momento, está bueno, gracias á Dios.

A. J'en suis enchanté, Madame, et assurément vous ne pouviez m'apprendre une meilleure nouvelle, car vous savez la

Me alegro muchísimo, señora, y seguramente usted no me podia participar mejor noticia, pues usted sabe la simpatía y

sympathie et l'intérêt que je lui ai toujours portés.

Nous le savons, Monsieur A; aussi mon frère appréciera infiniment votre visite.

A. Comment se portent Madame votre sœur et toute la famille?

B. Ils se portent tous bien, en ce moment; mais le petit Louis a été très-malade par suite d'une chute.

A. Je déplore cet accident; mais vous pensez, Madame, qu'il n'aura pas réagi sur l'organisme?

B. Pas le moins du monde, Monsieur A., car il est parfaitement rétabli.

A. Je m' en réjouis avec vous tous, Madame.

B. Que vous êtes bon, Monsieur!

Vous êtes bien bon, Monsieur.

Monsieur, vous êtes très-aimable.

A. Madame, j' ai eu le

el interés que le he tenido siempre.

Lo sabemos, señor A.; así mi hermano apreciará infinito la visita de V.

Cómo están la señora hermana de V. y toda la familia.

Están todos buenos en este momento, pero Luisito ha estado muy malo de resultas de una caida.

Lo siento mucho; pero usted cree, señora, que no se habrá resentido el organismo?

Nada absolutamente, señor A., pues está perfectamente restablecido.

Sea enhorabuena, señora.

Cuan bueno es V., caballero!

Caballero, es V. muy bueno.

Caballero, es V. muy amable.

Señora, he tenido el

plaisir de vous voir, et je m'en retournerai content, vu l'état satisfaisant de toute la famille.

B. Monsieur, je vous remercie infiniment au nom de toute la famille: elle sera très-sensible, n'en doutez pas, à votre sympathique et aimable visite.

A. Je regrette, Madame, que mes affaires ne me permettent pas d'aller les voir; mais quand vous leur écrirez, soyez assez bonne pour me rappeler à leur bon souvenir, et leur dire bien des choses de ma part et de toute ma famille.

B. Monsieur A., je n'y manquerai pas.

Monsieur A., avec beaucoup de plaisir.

A. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Madame, je vous désire une parfaite santé: Adieu:

Adieu, Madame: portez-vous bien.

B. Adieu, Monsieur A. bien des choses chez vous.

gusto de ver á V., y me iré contento por el estado satisfactorio de toda la familia.

Caballero, doy á V. infinitas gracias á nombre de toda la familia, que mucho agradecerá, créalo usted, su simpática y amable visita.

Siento, señora, que mis negocios no me permitan ir á verles; pero cuando usted les escriba, tenga usted la bondad de hacerme presente en su carta, y decirles muchas cosas de mi parte y de toda mi familia.

De su parte de usted, señor A.

Señor A., con mucho gusto.

Señora, me alegraré que usted se mantenga buena.

Señora, deseo á V. una perfecta salud: adios.

Adios, señora: páselo usted bien.

Adios, señor A.: muchas cosas en casa.

A. Adieu, Madame. — A los piés de V. señora.
B. Adieu, Monsieur. — Beso á V. la mano.

## En la mesa—A table.

—Messieurs, nous dinons aujourd'hui à l'hôtel. — Señores, comemos hoy en la fonda.

—A quelle heure? — ¿A qué hora?

—A quatre heures précises. — A las cuatro en punto.

—Combien de couverts as-tu commandés? — ¿Cuántos cubiertos has pedido?

—J'en ai commandé huit. — He mandado poner ocho.

—Mes amis, il est déjà trois heures et demie: préparez-vous. — Amigos mios, ya son las tres y media: preparaos.

—Allons donc! — ¡Vamos, pues!

—Allons! — Vamos!

—A l'hôtel, messieurs. — Señores, á la fonda.

A table, messieurs. — A la mesa, señores.

Les couverts sont sur table, messieurs. — Los cubiertos están en la mesa, señores.

Messieurs, la table est servie. — Señores, la mesa está servida.

Messieurs, la table est déjà mise; asseyez-vous. — Señores, la mesa está puesta ya: tomen ustedes asiento.

Messieurs, la table est servie: prenez place. — Señores, la mesa está servida: tomen ustedes asiento.

—Jean, servez le potage.

—Bien, Messieurs.

C'est bien, messieurs.

C'est très-bien, messieurs.

—Comment avez-vous trouvé le potage, messieurs.

—Mr. l'hôtelier, excellent.

Madame l'hôtesse, nous l'avons trouvé excellent.

Jean, versez à boire.

Jean, versez du vin.

Messieurs, à la santé de la compagnie!

A la santé de l'aimable réunion!

A la santé de nos amis!

Messieurs, à la réussite de nos projets!

Jean, le bouilli.

—Messieurs, vous avez là de la moutarde, des cornichons, des radis, des olives et des anchois.

—C'est bien, garçon.

C'est très-bien, garçon.

—Garçon, un couteau

Juan, sirva usted la sopa.

Bien, señores.

Está bien, señores.

Está muy bien, señores.

¿Cómo han encontrado ustedes la sopa, señores?

Señor fondista, escelente.

Señora fondista, la hemos encontrado escelente.

Juan, eche V. de beber.

Juan, eche V. vino.

Señores, á la salud de la compañía!

A la salud de la amable reunion!

A la salud de nuestros amigos!

Señores, al buen éxito de nuestros proyectos!

Juan, el cocido.

Señores, ustedes tienen ahí mostaza, pepinillos, rabanitos, aceitunas y anchoas.

Está bien, muchacho.

Está muy bien, mozo.

Mozo, un cuchillo y un

et une fourchette pour découper le bouilli.

—A l'instant même, monsieur: je l'avais oublié.

—Garçon, emportez le bouilli et apportez les entrées.

—Que désirez—vous pour entrées, messieurs?

—Un fricandeau, un lapin ou un lièvre, des perdreaux, des bécasses et de la morue frite.

—Et puis?

—Puis, une dinde truffée, une paire de chapons et une bonne salade.

—Et pour dessert?

—Pour le dessert: des huîtres, du fromage d'hollande, de gruyère, des dattes, des figues sèches, des noisettes, des amandes, une bonne crême, un flan, du Malaga, du Xérès, du Bordeaux, du Bourgogne et du Champagne.

Garçon, les huiliers

tenedor para partir la carne del cocido.

Ahora mismo, caballero: se me habia olvidado.

Muchacho, llévese usted el cocido, y traiga los principios.

¿Qué desean ustedes para principios, caballeros?

Un guiso de ternera, un conejo ó liebre, perdices, chochas y merluza frita.

¿Y despues?

Despues, un pavo trufado, un par de capones y una buena ensalada.

¿Y para postres?

Para postres: ostras, queso de bola, de gruyere, dátiles, higos pasas, peras, uvas, nueces, avellanas, almendras, unas buenas natillas, un flan, Málaga, Jerez, Burdeos, Borgoña y Champagne.

Muchacho, las vinagre-

pour préparer la salade, et rappelez-vous de tenir le café prêt pour six heures précises, car à sept heures nous avons à faire.

—C' est très-bien, messieurs: quelle liqueur désirez-vous prendre avec le café?

Vous apporterez une bouteille de Rhum et une douzaine de bons cigares havanes.

—Messieurs, vous serez servis.

—Garçon, le compte.

Messieurs, trente francs le couvert.

—Garçon, voilà le compte, et dix francs de pour-boire.

—Merci bien, messieurs.

—Mes amis, nous partons, et jusqu' au plaisir de la pareille.

—Madame l'hôtesse, nous sommes très-satisfaits du dîner, et comptez à l' avenir sur notre pratique. Adieu.

ras para aderezar la ensalada, y acuérdese V. de tener el café pronto para las seis en punto, pues á las siete tenemos que hacer.

Está muy bien, señores: qué licor desean ustedes tomar con el café?

Usted traerá una botella de ron y una docena de buenos cigarros habanos.

Quedarán ustedes servidos.

Mozo, la cuenta.

Señores, treinta francos el cubierto.

Mozo, tome usted la cuenta, y diez francos de propina.

Muchas gracias, señores.

Señores, nos vamos, y hasta que tengamos el gusto de hacer otro tanto.

Señora fondista, estamos muy satisfechos de la comida, y cuente usted en adelante con nosotros. Adios.

—Bonjour messieurs: je serai toujours flattée de vous être agréable.

Vayan Vds. con Dios, caballeros: siempre me esmeraré en ser á ustedes agradable.

## El paseo—La promenade.

Allons faire un tour de promenade, Louis.

Pierre et Jean sont allés faire un tour au Retiro.

Veux-tu que nous allions nous promener?

Voulez-vous que nous allions à la promenade?

—Où irons-nous?

—Nous irons, si vous voulez, à la Fuente Castellana.

—Non, allons au Prado

—La promenade du Prado ne me plait pas beaucoup.

Je n' aime pas beaucoup la promenade du Prado.

J' aime beaucoup la promenade du Prado.

—Moi, non, car il y a trop de monde.

Vamos á dar una vuelta, Luis.

Pedro y Juan han ido á dar una vuelta al Retiro.

¿Quieres que vayamos á paseo?

¿Quiere usted que vayamos á paseo?

¿A dónde iremos?

Iremos, si usted quiere, á la Fuente Castellana.

No, vamos al Prado.

El paseo del Prado no me agrada mucho.

No me gusta mucho el paseo del Prado.

Me gusta mucho el paseo del Prado.

A mí, no, porque hay muchísima gente.

—Il est préférable d'aller à la campagne.

Il vaut mieux aller à la campagne.

—Je suis de ton avis.

Je partage ton opinion.

—Je veux bien, car l'air de la campagne est plus favorable que celui de la ville.

—Pour aujourd'hui, allons à la Fuente Castellana, car il est déjà trois heures, et demain nous irons goûter à Chammartin, où je te montrerai la maison qui donna asile au maître de l'Europe, au capitaine du siècle, à l'homme, enfin, dont les talents militaires surpassèrent ceux d'Alexandre, d'Annibal, de César et de Pompée, mais dont l'ambition démesurée bouleversa le monde et sema l'anarchie.

—Comment trouvez-vous la promenade de la Castellana?

—Je la trouve plus

Es preferible ir al campo.

Mas vale ir al campo.

Soy de tu parecer.

Soy de tu opinion.

Con gusto, pues el aire del campo es mas favorable que él de la ciudad.

Por hoy, iremos á la Fuente Castellana, pues son ya las tres, y mañana iremos á merendar á Chammartin, donde te enseñaré la casa que dió asilo al dueño de Europa, al capitan del siglo, al hombre, por fin, cuyos talentos militares sobrepujaron los de Alejandro, Aníbal, César y Pompeyo, pero cuya ambicion desmesurada trastornó el mundo y sembró la anarquía.

¿Cómo encuentra usted el paseo de la Castellana?

Le encuentro mas agra-

agréable que celle du Prado, car il n'y a pas tant de confusion, et puis elle est en général fréquentée par le beau monde

—Voyez cette file continue de voitures.

—Je remarque, en effet, qu'il y a des calèches très-élégantes et de magnifiques chevaux.

Le cheval español a beaucoup plus de grâce et de vivacité que les chevaux français et les anglais, mais ces derniers entrent beaucoup dans le luxe espagnol.

Voyez donc ces cavaliers et leurs précieuses montures, et puis dites-moi si en pays étrangers, du moins en France, en Angleterre, en Allemagne et en Russie, dites-moi, dis-je, si les chevaux caracolent aussi bien et avec cette ardeur et cette impétuosité qui semblent vouloir détruire les efforts du cavalier et les ressources de l'art?

dable que el del Prado, pues no hay tanta confusion, y además está generalmente frecuentado por lo mas elegido.

Mire usted esta fila continua de coches.

Noto, en efecto, que hay carretelas muy elegantes y magníficos caballos.

El caballo español tiene mucha mas gracia y viveza que los caballos franceses é ingleses, pero estos últimos entran mucho en el lujo español.

Mire usted á esos ginetes con sus preciosas monturas, y luego dígame usted si en paises estranjeros, á lo menos en Francia, Inglaterra, Alemania y Rusia, dígame usted, repito, si los caballos caracolean tambien y con este ardor é impetuosidad que parecen querer destruir los esfuerzos del ginete y los recursos del arte?

—Je n'aurais pas cru, en effet, que les espagnols connussent si bien l'art de l'équitation; et assurément, je quitterai Madrid agréablement impressionné par ses belles fontaines, ses promenades, ses établissements, son Palais-Royal, sa physionomie pittoresque et animée, et surtout par la grâce et l'élégance du beau sexe.

—Mon ami, voilà la nuit qui approche, et nous ferons bien de regagner notre demeure; après dîner, si vous voulez, nous irons faire un tour au Prado.

Très volontiers: partons.

Nous voici arrivés.

Nous voilà de retour.

No hubiera creido, en efecto, que los españoles conociesen tan bien el arte de la equitacion: y, seguramente, dejaré á Madrid agradablemente impresionado por sus hermosas fuentes, sus paseos, sus establecimientos, su Palacio Real, su fisonomía pintoresca y animada, y sobre todo por la gracia y elegancia del bello sexo.

Amigo mio, la noche se aproxima ya, y haremos bien de irnos hácia casa: despues de comer, si usted quiere, iremos á dar una vuelta al Prado.

Con mucho gusto: vamos.

Ya hemos llegado.

Ya estamos de vuelta.

## Al irse á acostar—En allant se coucher.

Bonne nuit. Bonsoir.

Dormez bien. Dors bien.

Buenas noches.

Descanse usted. Descansa.

Jusqu' à demain.

Je vous désire une bonne nuit.

Je vous en désire de même.

Dors bien.—Et toi aussi. Et toi de même.

Bonne nuit. (yéndose á acostar)

Jusqu' à demain.—Jusqu' à demain.

La promenade m'a fatigué, et je suis disposé à aller me coucher.

Mr. Joseph, quand vous voudrez.

—Le lit est-il préparé?

—Oui Mr., et je vais porter de la lumière à votre chambre.

—Jean, rappelez-vous de laisser sur mon guéridon une chandelle de cire, les mouchettes, un garde-vue et ces deux livres.

C'est bien, Monsieur.

—Jean, accompagnez-moi, et vous verrez à mon porte-manteau les habits que vous porterez demain chez mon tailleur, afin qu'il les arrange.

Hasta mañana.

Deseo á usted una feliz noche.

Deseo á usted otro tanto.

Duerme bien.—Y tú igual. Igualmente.

Buenas noches. Que usted descanse.

Hasta mañana. — Si Dios quiere.

Me ha cansado el paseo, y estoy dispuesto en irme á acostar.

Sr. D. José, cuando usted quiera.

¿Está ya lista la cama?

Si señor, y voy á llevar luz á su cuarto de usted.

Juan, acuérdese usted de dejar en el velador una vela de esperma, las despabiladeras, una pantalla y estos dos libros.

Está bien, señor.

Juan, acompáñeme usted, y usted verá colgada de mi percha la ropa que debe usted de llevar mañana á casa del sastre, á fin de que la componga.

Très-bien, Monsieur.

Jean, éveillez-moi demain à cinq heures, car j' ai à faire.

—C' est très-bien, Mr.

Monsieur n' a plus rien à ordonner?

—Non; vous pouvez vous retirer.

—Bonne nuit, Monsieur.

—Bonsoir.

Muy bien, señor.

Juan, despiértame usted mañana á las cinco, pues tengo que hacer.

Está muy bien, señor.

¿El señor no tiene otra cosa que mandar?

No; se puede usted retirar.

Pase usted buena noche, señor.

Buenas noches.

Nota. Las listas anunciadas de infinitivos y adjetivos, con motivo de hallarse en nuestra *gramática francesa*, han sido sustituidas por un interesante artículo sobre nombres partitivos: pag. 136.

**FIN.**

# ÍNDICE.


| | | *Páginas.* |
|---|---|---|
| Andrieux..... | Une promenade de Fénélon. . . | 85 |
| Balzac..... | Institutions conjugales . . . . | 24 |
| Buffon ..... | Empire de l'homme . . . . . | 60 |
| Béranger..... | Les hirondelles. . . . . | 91 |
| Chamfort..... | Molière et La Fontaine . . . . | 73 |
| Chartrou ..... | Guillaume-le-Conquérant. . . . | 5 |
| _____ | Henri VIII. . . . . | 18 |
| _____ | Mort de Jeanne Gray . . . . | 42 |
| _____ | A un matérialiste. . . . . | 54 |
| _____ | Influences de la France. . . . | 64 |
| _____ | Au pays natal. . . . . | 79 |
| _____ | A la mort de Mercedes de Castro. | 90 |
| _____ | A l'Eternel. . . . . | 99 |
| _____ | A la Vierge. . . . . | 105 |
| _____ | A Marie. . . . . | 108 |
| _____ | A la mémoire de Quijano . . . | 115 |
| Chateaubriand... | Spectacle général de l'univers. . | 56 |
| Delavigne..... | La mort de Jeanne d'Arc. . . . | 106 |
| Delille..... | Le café . . . . . | 98 |
| Fénélon ..... | Les plantes. . . . . | 14 |
| Gilbert ..... | Derniers moments d'un jeune poète | 100 |
| Guiraud..... | Le petit savoyard à Paris . . . | 96 |
| Guizot..... | Chute de l'empire romain . . . | 31 |
| H. de Séchelles. | J. J. Rousseau et Buffon. . . . | 74 |
| Hugo..... | Pour les pauvres . . . . . | 112 |
| Lacretelle..... | Napoléon et Cromwel . . . . | 57 |
| La Fontaine..... | La cigale et la fourmi. . . . . | 84 |
| _____ | La grenouille . . . . . | 93 |
| _____ | Le lion et le rat . . . . . | 95 |
| _____ | Le renard et les raisins. . . . | 98 |
| _____ | Le loup et l'agneau . . . . . | 102 |
| _____ | Le renard et la cigogne. . . . | 104 |

*Páginas.*

| | | |
|---|---|---|
| Laharpe..... | Corneille et Racine . . . . . | 71 |
| Lamartine ... .... | Hymne de l'enfant à son réveil. . | 109 |
| Lemierre..... | La distribution des prix . . . . | 94 |
| Malherbe..... | A la douleur paternelle . . . . | 103 |
| Michelet..... | Ruine de Carthage . . . . . | 29 |
| Millevoye ..... | La chute des feuilles . . . . . | 82 |
| Montesquieu ..... | Dialogue de Sylla et d'Eucrate. . | 44 |
| Poujoulat ..... | La sœur de charité . . . . . | 15 |
| Reyrac..... | Promenade champêtre . . . . | 38 |
| La Rousséana.... | J. J. Rousseau . . . . . | 34 |
| ——— | J. J. Rousseau et Montesquieu. . | 72 |
| J. J. Rousseau... | Jésus-Christ . . . . . | 16 |
| ——— | Le lever du soleil. . . . . | 43 |
| ——— | Le duel. . . . . | 61 |
| Madame de Staël | Le Vésuve . . . . . | 53 |
| Villemain..... | L'éloquence. . . . . | 69 |
| Suplemento..... | Frases de sentido figurado . . . | 117 |
| | Locuciones y modismos. . . . | 132 |
| | Nombres partitivos . . . . . | 136 |
| | Refranes. . . . . | 139 |
| | Propiedad de voces . . . . . | 146 |
| | Conversacion . . . . . | 178 |